

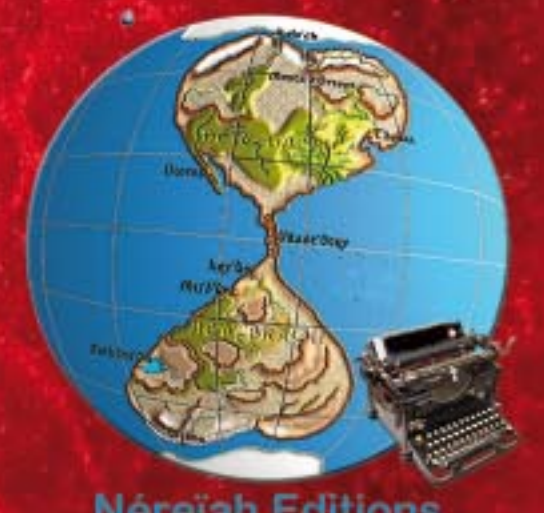
RÉMY DE BORES

LES 3 COUPS

SAISON 3



une coproduction



LES TROIS COUPS

SAISON 3

NÉREÏAH Éditions
...et la machine à écrire
devient machine à rêver...



DU MÊME AUTEUR

LES TROIS COUPS - SAISON 2 (NÉREÏAH — 2015)

LES TROIS COUPS - SAISON 1 (NÉREÏAH — 2014)

PLAISIRS DE DAMES (NÉREÏAH — 2013)

MEURTRE AU HOHNECK (NÉREÏAH — 2012)

PARANOSCOPIE (REBELYNE — 2011)

2047 LES LARMES DES ANGES (REBELYNE — 2010)

MEURTRE À HAROUÉ (REBELYNE — 2009)

NÉREÏAH (REBELYNE — 2008)

RENCONTRES DU 27^E TYPE (REBELYNE — 2006 - ÉPUISÉ)

AVEC ELVIRE DE BORES

AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE ET DU MAUVAIS ESPRIT (REBELYNE — 2010)

RÉMY DE BORES

LES TROIS COUPS

SAISON 3

THÉÂTRE RADIOPHONIQUE

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du code pénal.

*À Arielle, Yves, Charles et Luca
qui m'ont refilé le virus de la radio*

*et à mes auditeurs fidèles,
que je veux imaginer nombreux, enthousiastes et satisfaits*

*À ma petite femme,
et à mes bébées
avec tout mon amour*

*Le spectacle, comme tendance à faire voir par différentes médiations
spécialisées le monde qui n'est plus directement saisissable,
trouve normalement dans la vue le sens humain privilégié
Mais le spectacle n'est pas identifiable au simple regard,
même combiné à l'écoute.*

*Il est ce qui échappe à l'activité des hommes,
à la reconsidération et à la correction de leurs œuvres.*

*Il est le contraire du dialogue.
Partout où il y a représentation indépendante,
le spectacle se reconstitue.*

Guy Ernest DEBORD (La société du spectacle)

BONS BAISERS DE JUDÉE

23 octobre 2014

Bonjour mes amis ! C'est Rémy de Bores, au micro de RCN 90.7... Vous écoutez le son de la différence !

Je suis très heureux de vous retrouver nombreux à l'écoute des 3 coups, la seule émission qui programme des pièces radiophoniques comme au temps de la TSF.

Voilà, c'est la rentrée, on a rangé les palmes et les maillots pour les maritimes, les godillots et les sacs à dos pour les montagnards. On va pouvoir se remettre au boulot.

Et pour fêter ça, je vous ai concocté une pièce presque d'actualité.

Savez-vous que le conflit palestinien ne date pas d'aujourd'hui... ni même d'hier ! Il y a deux mille ans, déjà... la Palestine était occupée... en ce temps-là, ça s'appelait la Judée... Voici « Bons baisers de Judée » !



<http://www.nereiah.com/audio/bons-baisers-de-judee.htm>

LUCIUS CUMULUS (cordial)

— Ave Paulus Stratus !

PAULUS STRATUS (distract)

— Ave Lucius Cumulus !

LUCIUS CUMULUS (soufflant)

— Par Jupiter ! Qu'est-ce que je donnerais pas pour être à Lutèce en train de siroter une cervoise bien fraîche !

PAULUS STRATUS (souponnant)

— T'as raison, Lucius Cumulus ! Qu'est-ce que tu dirais aussi d'une amphore de rosé de Massilia ?

LUCIUS CUMULUS (nostalgique)

— Oh oui ! Bien frais, à l'ombre des cyprès, au pied de la colline...

PAULUS STRATUS (nostalgique)

— Avec vue sur la Mare Nostrum et une de ces coquines de Gauloises sur les genoux...

LUCIUS CUMULUS (attristé)

— Humm ! J'avais presque oublié le fumet des Gauloises... Et pourtant... ces bougresses... elles sont inoubliables...

PAULUS STRATUS (lyrique)

— Par Circé ! À Lugdunum, j'avais levé une petite rousse... j'ai encore le goût dans ma bouche...

LUCIUS CUMULUS (maussade)

— Alors qu'ici...

PAULUS STRATUS (pragmatique)

— C'est l'huile d'olive... elles en mettent partout... à la longue... ça sent...

LUCIUS CUMULUS (pratique)

— Oui ! Et l'odeur s'incruste... du coup... ça donne pas trop envie...

PAULUS STRATUS (pragmatique)

— Et puis, il y a la chaleur... et y a pas à dire... l'huile d'olive... si on la chauffe trop... ça sent...

LUCIUS CUMULUS (rêveur)

— Ça, c'est le côté ennuyeux de la Légion... un coup, c'est la Gaule... un coup, c'est la Bretagne... un coup, c'est l'Hispanie...

PAULUS STRATUS (saignant)

— Et boum ! On tombe en Judée...

LUCIUS CUMULUS (agacé)

— Engagez-vous, rengagez-vous dans la Légion... vous verrez du pays... sauf qu'on ne peut pas choisir le pays où on voudrait aller !

PAULUS STRATUS (militaire)

— C'est César qui décide !

LUCIUS CUMULUS (rebelle)

— Ouais ! Peut-être ! N'empêche qu'on devrait avoir notre mot à dire ! C'est pas César qu'est obligé de bouffer des fèves matin et soir... Alors qu'en Gaule, ils ont droit aux haricots et aux choux... C'est quand même autre chose que des fèves...

PAULUS STRATUS (blasé)

— Pour moi, tu sais... fèves, haricots, lentilles... C'est du pareil au même...

LUCIUS CUMULUS (conciliant)

— Peut-être... mais au moins, c'est varié !

PAULUS STRATUS (badin)

— Ça ne vaudra jamais la garnison en Bretagne : choux bouillis et haricots bouillis...

LUCIUS CUMULUS (neutre)

— Je ne peux pas dire, je n'ai jamais fait la Bretagne ! Et les Bretonnes, elles étaient comment ?

PAULUS STRATUS (narquois)

— Comme des Gauloises... mais bouillies...

LUCIUS CUMULUS (remonté)

— Au moins, elles n'avaient pas le goût d'huile !

PAULUS STRATUS (désabusé)

— Non ! De bouillie !

LUCIUS CUMULUS (lyrique)

— Ah ! Tout ça ne vaudra jamais Rome ! Au moins, là-bas, ils mettent un peu de viande avec les choux et les fèves ! Ça fait combien de temps qu'on n'a pas bouffé de viande ?

PAULUS STRATUS (pragmatique)

— La dernière fois, c'est quand le cheval du préfet est crevé !

LUCIUS CUMULUS (étonné)

— C'est vrai ! Je ne m'en souvenais même plus. C'est si loin !

PAULUS STRATUS (dégoûté)

— C'était une sacrée carne, pourtant...

LUCIUS CUMULUS (bouffon)

— Qui ? Le préfet ou le canasson ?

PAULUS STRATUS (pouffant)

— Les deux ! C'est sûr ! Mais on n'a pu bouffer que le canasson !

LUCIUS CUMULUS (matois)

— Et pourtant... avec tous les moutons qui traînent partout...

PAULUS STRATUS (rêveur)

— C'est vrai qu'il pourrait s'en égarer un ou deux, de temps à autre... Je suis sûr que personne ne s'en apercevrait.

LUCIUS CUMULUS (méfiant)

— Penses-tu ! Je suis sûr qu'ils les comptent chaque soir et peut-être même plus souvent, surtout quand ils voient des légionnaires en manœuvre dans le coin. Ils sont méfiants, les bougres !

PAULUS STRATUS (gourmand)

— Faut pas se plaindre ! On peut bouffer autant d'olives et de dattes qu'on veut !

LUCIUS CUMULUS (salivant)

— Et boire la sève d'anis...

PAULUS STRATUS (conciliant)

— C'est quand même un beau pays.

LUCIUS CUMULUS (pratique)

— Évidemment ! Quand on vient de Bretagne ou de Germanie ! C'est quand même moins bien que la Grèce ou la Macédoine.

PAULUS STRATUS (pragmatique)

— Le problème, c'est qu'ils nous détestent tous. Même si leur roi fait semblant de nous soutenir, je suis sûr qu'il rêve de nous voir partir. Qu'est-ce qui lui a pris à César, de vouloir envahir ce patelin ?

LUCIUS CUMULUS (grandiloquent)

— C'est pour la grandeur de Rome ! Et il paraît que c'est le berceau de la civilisation !

PAULUS STRATUS (dégoûté)

— La civilisation... Quand tu vois tous ces gardiens de chèvres...

LUCIUS CUMULUS (apaisant)

— Oui, c'est sûr... mais il paraît que dans le temps...

PAULUS STRATUS (un ton en dessous)

— Et puis... tous ces terroristes... prêts à nous couper la gorge...

LUCIUS CUMULUS (lénifiant)

— Tu exagères, Paulus Stratus ! Ils ne sont pas si dangereux !

PAULUS STRATUS (dramatique)

— Que tu dis ! N'empêche que je ne traverserais pas Jérusalem tout seul en pleine nuit.

LUCIUS CUMULUS (conciliant)

— Ouais ! T'as peut-être raison ! Ici, même les marchands d'huile ont l'air bizarre.

PAULUS STRATUS (grandiloquent)

— Après tout ! Qu'est-ce qu'ils nous reprochent ? De leur apporter la civilisation ?

LUCIUS CUMULUS (pontifiant)

— Et puis... cette idée d'un dieu unique... C'est complètement idiot...

PAULUS STRATUS (sur le même ton)

— C'est vrai ! Comment un seul dieu pourrait-il s'occuper à la fois du Soleil, des arbres, de la chasse, de la maternité...

LUCIUS CUMULUS (poursuivant)

— ... de la vigne, des enfers, de la mer, des troupeaux, de l'amour... et de nous.

PAULUS STRATUS (souponnant)

— Tu as raison ! C'est complètement idiot ! Ces gens-là ne réfléchissent pas ! Heureusement que nous sommes là pour les aider...

LUCIUS CUMULUS (narquois)

— À propos de les aider... tu as vu ce qu'ils ont fait à l'Essénien, la semaine dernière?

PAULUS STRATUS (intrigué)

— Quel Essénien ?

LUCIUS CUMULUS (narquois)

— Tu sais bien... celui qui soi-disant marchait sur l'eau...

PAULUS STRATUS (éclairé)

— Ouais ! Celui qui transformait l'eau en vin !

LUCIUS CUMULUS (convaincu)

— C'est lui ! Remarque, s'il transformait vraiment l'eau en vin, ça explique pourquoi certains le voyaient marcher sur l'eau...

[Rires]

LUCIUS CUMULUS (poursuivant son récit)

— Ils l'ont soigné ! Paraît-il que même un de ses copains lui en voulait !

PAULUS STRATUS (hilare)

— Un qu'aimait pas le vin !

[Rires]

LUCIUS CUMULUS (narratif)

— Même Ponce Pilate...

PAULUS STRATUS (en passant)

— Ah ! Ponce Pilate ! Qu'est-ce qu'il peut être sale ! Pour un procureur... Tu as vu ses mains ?

LUCIUS CUMULUS (du tac au tac)

— C'est normal ! Il est toujours en train de manger !

PAULUS STRATUS (scandalisé)

— Quand même ! Il pourrait au moins se laver les mains !

LUCIUS CUMULUS (ignorant la digression)

— L'Essénien, ils lui ont mis une couronne d'épines sur la tête et ils lui ont fait grimper le Golgotha à coups de cravache en portant ses bouts de bois sur le dos... Y avait un monde ! Tu peux pas t'imaginer !

PAULUS STRATUS (avec regrets)

— Ouais, j'en ai entendu parler... mais c'était pas un Essénien... il était Nazaréen...

LUCIUS CUMULUS (dubitatif)

— Peut-être ! En tous les cas... c'était un terroriste... c'est sûr ! Avec ses potes, il voulait renverser Hérode et nous mettre dehors pour, soi-disant, remettre son père sur le trône !

PAULUS STRATUS (pragmatique)

— Ouais ! Encore un illuminé !

LUCIUS CUMULUS (narratif)

— Tu l'aurais vu... sur la croix... Stoïque, le mec... pas un cri ! Il discutait... tout seul... « Père, pardonnez-leur ! Ils ne savent pas ce qu'ils font », qu'il disait... À la fin, quand même, il a lâché une petite larme : « Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

PAULUS STRATUS (intrigué)

— Il était où, son père ?

LUCIUS CUMULUS (dubitatif)

— On n'en sait rien ! Au pied de la croix, il y avait sa mère, sa tante et sa copine... pas un regard, pas un mot... il n'y en avait que pour son père...

PAULUS STRATUS (interrogatif)

— Et alors, comment ça s'est terminé ?

LUCIUS CUMULUS (évasif)

— J'en sais rien ! Il y a eu un orage épouvantable, tout le monde est parti... sauf lui... bien sûr...

[Rires]

LUCIUS CUMULUS (mystérieux)

— N'empêche que le lendemain de son enterrement, ils sont allés vérifier... Plus personne !

PAULUS STRATUS (amusé)

— Il était peut-être pas mort !

LUCIUS CUMULUS (agacé)

— Dis pas de bêtises !

[Silence]

LUCIUS CUMULUS (illuminé)

— Je sais pas ! Ce mec... il m'a impressionné... peut-être sa façon de parler à son père, comme ça... malgré les clous et les épines... C'était même pas du courage, non ! On aurait dit qu'une force supérieure le faisait tenir...

PAULUS STRATUS (amusé)

— Jupiter !

LUCIUS CUMULUS (agacé)

— Tu crois qu'il y a quelqu'un au-dessus de Jupiter ?

PAULUS STRATUS (entraînant)

— Ouuh là ! Allez... on va à la cantine... je crois que tu as besoin de boire un coup !

LUCIUS CUMULUS (pensif)

— Quand même ! Ça doit être bien de pouvoir changer l'eau en vin !

* * *

C'était : « Bons baisers de Judée »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LUCIUS CUMULUS : Francis Gérardin

PAULUS STRATUS : Charles Ancé

LES SOURIS

27 novembre 2014

Retour au polar de Tonton Duvivier et Tonton Audiard. Y a pas à dire, c'est bien dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes. Et je ne dis pas ça pour mes merveilleuses héroïnes !

Je voudrais bien vous y voir, vous, grimper le long une gouttière, à l'heure où la retraite sonne. Faut dire que dans la cambriole, la retraite des vieux, c'est pas prévu. Alors, forcément... Mimi et Lulu... c'est pas demain la veille qu'elles pourront déquiller une roteuse, les doigts de pied en éventail sur la Riviera. À moins... que ce dernier coup ne les rende pleines aux as.

Trêve de persiflage... écoutons... les souris...



<http://www.nereiah.com/audio/les-souris.htm>

MIMI (soufflant)

— Ben dis donc... c'était haut... le quatrième, c'est plus de mon âge... surtout par la gouttière... Je suis sûre qu'il y avait un ascenseur...

LULU (mi-voix)

— Chuuuut !

MIMI (fâchée)

— Pourquoi « Chuuut » ? Y a personne !

LULU (mi-voix)

— On n'en sait rien !

MIMI (agacée)

— Ça fait une heure qu'on guette, en bas... pas de lumière, pas de bruit... J'te dis qu'y a personne...

LULU (mi-voix)

— Y a quand même des voisins.

MIMI (agacée)

— Y dorment aussi, les voisins ! Allez, on se met au boulot !

LULU (toujours mi-voix)

— Attends encore un peu ! On ne sait jamais !

[Bruit de ferraille]

LULU (chuchotant fort)

— Ah ben, t'as gagné, là !

MIMI (pragmatique)

— Au moins maintenant... on sait qu'y a personne !

LULU (atterrée)

— Bon d'accord ! Mais c'est pas une raison pour faire du boucan !

MIMI (repentante)

— S'cuse-moi, ma Lulu ! Pas fait exprès ! C'est la poignée d'la valise qui s'est fait la malle...

[Rire de MIMI à peine étouffé]

MIMI (pouffant)

— « La valise qui s'fait la malle »... Ben quoi ? « La valise qui s'fait la malle »... Ça t'fait pas rigoler ?

[Silence]

LULU (agacée)

— Ramasse ton bazar... le bureau, c'est au fond...

MIMI (à mi-voix)

— La valise qui s'fait la malle... C'est pourtant marrant...

[Bruit de ferraille]

LULU (entre ses dents)

— Papa disait toujours que les mauvais ouvriers ont de mauvais outils.

MIMI (agacée)

— Ouais ! Le vieux, il disait aussi que les bonnes femmes feraient mieux de rester à la baraque au lieu de piquer le boulot des bonshommes ! Un grand féministe, le papa !

LULU (à mi-voix)

— Bon, Mimi... Au lieu de grogner dans ta barbe... tu viens ? On n'a pas toute la nuit !

MIMI (conciliante)

— J'arrive ! J'arrive ! On prendra bien le temps de mourir !

[Bruit de ferraille]

MIMI (affolée)

— La vache ! J'me suis fait mal ! Attends-moi, Lulu... j'ai pété ma loupotte !

LULU (feutrée)

— Qu'est-ce que tu fous ?

MIMI (marmonnant)

— Si tu crois qu’c’est facile de s’trimbaler dans le noir avec une valise qui ferme pas...

LULU (crispée)

— C’que tu peux être empotée, ma pauvre Mimi ! Papa, il avait raison de dire que t’as deux mains gauches !

MIMI (agacée)

— Ça, le vieux... il en disait, des choses... C’est quand même pas de ma faute si le matériel n’a pas été changé depuis la Libération... À force de freiner les dépenses... voilà où on en est... J’sais bien qu’c’est pas Byzance... mais on a bien vingt ronds pour racheter une valochette, quand même. J’demande pas du Vuitton... Une valochette du Prisû, ça f’rait la rue Michel...

LULU (à mi-voix)

— Arrête de râler et avance !

MIMI (narquoise)

— Éclaire-moi ! J’vais encore m’casser la margoulette !

LULU (au bord de la rupture)

— Avance, j’té dis... et arrête de faire autant de bruit ! Si ça se trouve, y a des voisins en dessous !

MIMI (pouffant)

— Ben dis donc... ils ont le sommeil lourd... avec tout le barouf que tu fais...

LULU (stupéfaite)

— Moi, je fais du barouf ?!

MIMI (rigolote)

— Ben ouais ! Les roulettes du chalumeau grincent tellement qu'on doit les entendre depuis la rue.

LULU (indulgente)

— Qu'est-ce que tu peux raconter comme âneries, quand même !

MIMI (suppliante)

— Éclaire-moi ! J'vois pas où je marche !

LULU (professionnelle)

— Voilà, c'est là ! Zut... c'est fermé ! Passe-moi le rossignol !

[Bruit de ferraille]

LULU (agacée)

— Chuuuut !

MIMI (agacée)

— Chut toi-même ! Éclaire ! J'vois rien dans ce bazar ! J'te préviens... demain, on rachète des clous... parce que les trucs du paternel... y sortent par les yeux et les oreilles !

LULU (frustrée)

— Bon ! Il vient, ce rossignol ?

MIMI (ennuyée)

— Ben... c'est-à-dire... il a dû se faire la malle tout à l'heure, dans l'entrée... Prête-moi la loupiotte... j'veais voir.

LULU (stoïque)

— Laisse ! J'm'en occupe ! Surtout, bouge pas de là ! Et touche plus à rien !

MIMI (prudente)

— Ça, tu peux m'faire confiance... Sage comme une image pieuse ! J'veais pas me barrer... et j'veais pas faire ton boulot !

[Petit silence]

MIMI (hélant à mi-voix)

— Eh ! Le machin... il est dans un étui en cuir rouge... Tu peux pas le rater...

LULU (à bout)

— Il a TOUJOURS été dans un étui rouge ! C'est même MOI qui lui avais offert... à Papa...

MIMI (contente d'elle)

— Te fâche pas ! Moi, c'que j'en disais... c'était juste pour rendre

service... C'est vrai qu'c'est le seul truc un peu neuf dans tout l'bastringue...

[Cliquetis]

LULU (trionphante)

— Voilà ! C'est ouvert !

MIMI (narquoise)

— Ben, c'est pas trop tôt ! T'as perdu la main, ou quoi ?

[Bruit de ferraille]

LULU (agacée)

— Chutttt ! Tu peux pas faire doucement ?

MIMI (vexée)

— Faites excuse, Mâme la Marquise! La prochaine fois, j'prendrais des outils en caoutchouc mou... ça s'ra moins pratique... mais ça fera moins de bruit !

LULU (à cran)

— Avance au lieu de dire des bêtises...

MIMI (chantonnant)

— ... Je ne fais que des bêtises... des bêtises... quand t'es pas là...

LULU (crispée)

— Tu peux pas être sérieuse, une fois dans ta vie ?

MIMI (frivole)

— Une fois... ouais... j'devrais y arriver... L'est où, ton coffiot ?

LULU (professionnelle)

— Dans la bibliothèque derrière des faux bouquins, d'après mon indic...

MIMI (stupéfaite)

— La vache ! J'ai jamais vu autant de bouquins !

LULU (sarcastique)

— Pourquoi, t'as déjà vu des bouquins ?

MIMI (neutre)

— On commence par où ?

LULU (professionnelle)

— Par les plus gros, pardi !

[Bruits de tapotement]

LULU (triomphante)

— Ça sonne creux ici ! Éclaire-moi ! Comment ça s'ouvre, le machin là ?

MIMI (narquoise)

— Appuie sur le côté ! C'est toujours comme ça qu'ça s'ouvre, à la télé...

LULU (étonnée)

— Pour une fois... qu'tu dis pas d'âneries... Wouaaaa ! Un Panzer Kaiser ! Frangine, on a gagné la timbale ! C'truc-là, ça s'ouvre mieux qu'une tirelire de gosse...

MIMI (pas convaincue)

— Si tu l'dis...

LULU (didactique)

— Tu vois les quatre cadrans ? Eh ben, c'est tout bête... on fait un trou au milieu... on chauffe au chalumeau et ça s'ouvre... tout seul... passe-moi la chignole !

[Bruit de ferraille]

MIMI (préventive)

— Oui... « Chuuuut »... je sais... voilà l'outil !

LULU (professionnelle)

— Et la mèche de 6...

[Bruit de ferraille]

MIMI (éteinte)

— Euh ! C'est-à-dire que...

LULU (furieuse)

— Me dis pas que tu as paumé les forets...

MIMI (très ennuyée)

— Ben non... pas vraiment... j'me souviens que je les ai mis sur l'établi pour les affûter et...

LULU (dévastée)

— Et...

MIMI (à mi-voix)

— Et ils sont restés sur l'établi...

LULU (à bout de souffle)

— T'es qu'une...

MIMI (reprenant confiance)

— Mais c'est ta faute ! Avec toi, c'est toujours pareil... faut faire ci... faut faire ça... faut se dépêcher... Faut pas oublier ceci... faut pas oublier cela... Faut rafistoler la valise... faut pas faire de bruit... faut chercher le rossignol... faut penser à remettre des piles neuves... J'ai pas quatre bras et j'ai pas huit cerveaux...

LULU (sinistre)

— Si tu pouvais en avoir un, déjà...

MIMI (dans un souffle)

— Un quoi ?

LULU (agacée)

— Ben, un cerveau... idiot !

MIMI (vexée)

— Merci... c'est sympa... De toute façon... j'ai jamais aimé ce métier... moi, je voulais faire ballerine... ou maîtresse... ou fermière...

LULU (sarcastique)

— Ah oui ! Tu te serais emmêlé les crayons, t'aurais oublié les mouflets, et les vaches seraient mortes de faim...

MIMI (en pleurs)

— Oui, ben, peut-être... mais j'aurais pas été obligée de trimballer ces saloperies d'outils.

[Bruit de ferraille]

LULU (à mi-voix)

— Chuuut ! Fais gaffe ! Et arrête de causer...

MIMI (en rogne)

— Non, j'arrêterai pas ! Non ! On m'a jamais demandé mon avis ! C'était toujours « Mimi, fais ceci... » « Mimi, fais cela... » « Mimi,

deviens cambrioleuse... » « Mimi, trimbale les outils... » « Mimi, affûte les forets... » « Mimi, passe-moi la chignole... » « Mimi, qu'est-ce que t'as fait du rossignol... » Mimi, Mimi... toujours Mimi... Ben, Mimi, elle en a marre de cette vie... Mimi, elle...

LULU (agacée)

— Bon ! Ça va ! Après tout... fais ce que tu veux... reste ou ne reste pas... de toute façon... pour ce que tu es utile...

[Bruit de ferraille]

[Porte qui claque]

LULU (à haute voix)

— Doucement !

[Silence]

MIMI (acide)

— Les voilà, tes forets ! Heureusement que je suis prévoyante... j'en ai toujours un jeu de rechange dans la voiture... des fois que tu les casserais...

LULU (conciliante)

— Merci, ma Mimi... éclaire-moi bien !

MIMI (acide)

— « Éclaire-moi bien... s'il te plaît »...

LULU (conciliante)

— S'il te plaît...si tu veux ! Là... bouge plus ! T'as la burette ?

MIMI (soulagée)

— Ouais ! J'ai ! Tu veux graisser tes roulettes ?

LULU (agacée)

— Fais pas l'idiot ! Qu'est-ce que t'attends ?

MIMI (ironique)

— Le mot magique !

LULU (sérieuse)

— Tu crois que c'est le moment de jouer les gamines ? Bon ! S'il te plaît... Mimi... mets de l'huile avant que je pète la mèche...

MIMI (contrite)

— Tu sais... Lulu... faut me pardonner pour tout à l'heure... J'pensais pas vraiment c'que j'disais... De toute façon... t'as raison pour la danse, j'étais nulle... jamais été foutue de rester plus de cinq minutes sur les pointes.

LULU (professionnelle)

— Éclaire plus haut ! Et plus doucement, l'huile... y en a trop, là...

MIMI (monocorde)

— Et puis, maîtresse, je sais pas si j'aurais pu, non plus... Déjà, t'as raison... les livres... ça a jamais été trop mon truc... Y a que le calcul... j'aimais bien le calcul... après... quand ça a été la géométrie et l'algèbre... bon, j'ai un peu laissé flotter les rubans... Si ça se trouve, j'étais pas faite pour l'école... Toi ! Si t'avais voulu... t'aurais pu aller loin... p't'être même le Bac... P't'être même après... T'aurais pu être... Enfin...

[Pause]

Ça va l'huile, là ?

LULU (professionnelle)

— C'est bien ! Continue comme ça... un peu plus à gauche, la loupotte... Merci !

MIMI (rêveuse)

— Fermière... Ouais... Finalement, j'aurais pu faire fermière... J'aime bien les bêtes ! J'me souviens... chez Tante Suzanne, c'est moi qui donnais la soupe aux cochons... J'aimais bien ! J'aurais pu faire ça... cochonnière... ça se dit, « cochonnière » ?

LULU (péremptoire)

— Éclaire plus à gauche ! J'vois plus la mère...

MIMI (grandiloquente)

— J'aurais fait faire des cartes de visite « *Mimi... Cochonnière* » avec une bath tête de cochon qui rigole dans le coin... avec écrit

« *Gro-in ! Gro-in !* » au-dessus... en doré ou p't'être en rouge sang... non... pas en rouge sang... ce s'rait pas correct pour mes mignons petits cochons... tiens... en rose... ouais, des lettres roses avec le fond vert... comme du gazon... Tu crois pas, Lulu, que ce s'rait chouette...

LULU (professionnelle)

— Arrête l'huile... y en a de trop... de toute façon, j'suis au bout...

[Petit silence]

LULU (inquiète)

— T'as pas oublié le briquet, au moins ?

MIMI (vexée)

— Appelle-moi gourde, tant qu'tu y es ! Le v'là, ton briquet !

LULU (machinale)

— Merci !

MIMI (dans son délire)

— Toute la cochonnerie... je la peindrais en rose... ça se dit, « cochonnerie » pour une ferme où c'qu'y a qu'des cochons ? Tout en rose... les murs roses... le toit rose... les petites maisons des cochons aussi... toutes roses avec des fenêtres en forme de cœur...

MIMI (reniflant)

— Eh ! Ça sent la friture, non ? On s’croirait chez Gégéne...

LULU (effrayée)

— Merde, c’est l’huile qui crame à l’intérieur... c’est pas vrai... saloperie... t’en as mis de trop...

MIMI (vexée)

— M’engueule pas ! L’huile... j’la mettais sur la mèche pas dans l’bazar...

LULU (affolée)

— Trouve de la flotte ! Vite !

MIMI (ballante)

— Où tu veux que j’trouve de la flotte, moi ? Tu veux que j’sonne chez les voisins ?

LULU (agacée)

— Magne-toi !

MIMI (rieuse)

— T’as d’la chance... y a juste une bouteille dans l’tiroir ! Bouge pas !

LULU (stupéfaite)

— Oh non ! C’est pas vrai ! C’est pas d’l’eau !

MIMI (rotant)

— T'as raison ! C'est pas d'la flotte... c'est d'la gnole l Eh ! Tirons-nous ! Y a la tirelire qui crame ! Y avait quoi dedans, qu'il disait, ton indic ?

LULU (catastrophée)

— Ben, des biftons, œuf corse...

MIMI (rigolarde)

— Mince alors ! T'as vu ! Ça fait comme un volcan, dans le trou... et ça fume grave...

[Alarme incendie]

LULU et MIMI en chœur

— Tirons-nous !

* * *

C'était : « Les souris »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

MIMI : Arielle Cristoflau

LULU : Suzy Le Blanc

LA DAME DANS LE TAXI

25 décembre 2014

Joyeux Noël à toutes et à tous. J'espère que le vieux barbu vous a bien gâtés et que vous avez bien digéré le foie gras, la dinde, le saumon et les treize desserts. Pour rester dans la note, on va parler d'illuminations !

Pendant plusieurs années, j'ai utilisé les taxis parisiens. Tous ceux qui se sont livrés à l'expérience sont unanimes pour dire combien ces chauffeurs peuvent être souriants, agréables, serviables... bref, charmants ! Alors, imaginez ce que donnerait l'un de ces merveilleux humanistes face à une dame... comment dire sans être vexant... une dame... illuminée, c'est ça... illuminée.

Nous sommes dans la cour d'honneur de la gare de l'Est. Paris brille de tous ses feux, les guirlandes égayent son ciel sombre et bas. Il est un peu plus de neuf heures du matin, la température au sol est proche de zéro, un pur esprit vient de descendre du TGV... La dame est dans le taxi.



<http://www.nereiah.com/audio/la-dame-dans-le-taxi.htm>

[Bruit de portière qui se ferme]

LA DAME (essoufflée)

— Bonjour !

LE TAXI (bougon)

— 'Jour !

[Silence]

LE TAXI (aboyant)

— Bon ! On n'a pas la journée, là ! On va où ?

LA DAME (désarmante)

— Je ne sais pas encore...

LE TAXI (agacé)

— Ben, dépêchez-vous... ou sortez de ma bagnole ! Y a plein de clients qui attendent...

LA DAME (illuminée)

— J'attends un message !

LE TAXI (inquiet)

— Ben, magnez-vous ! Ça commence à râler derrière. Faut que je dégage de là. Alors ?

LA DAME (calme)

— C'est le bon numéro de taxi...

LE TAXI (désabusé)

— Oh non ! Ça va pas recommencer ! Oui, il y a trois 6 dans ma plaque... mais il y a aussi un chiffre devant... du coup... c'est pas le chiffre du diable ! Descends de ma caisse... espèce de maboul !

LA DAME (zen)

— Mais ne vous fâchez pas, Monsieur !

LE TAXI (brutal)

— Bon ! Maintenant, on avance ! Décidez-vous... à droite ou à gauche ?

LA DAME (exaltée)

— Chuuut ! J'écoute !

LE TAXI (agacé)

— Quoi ? Vous écoutez quoi ?

LA DAME (extatique)

— J'écoute l'écho des âmes égarées...

LE TAXI (au bord de la crise)

— Maintenant, ça suffit ! Descendez de mon bahut !

LA DAME (nullement troublée)

— Ce sont elles qui me guident...

LE TAXI (rationnel)

— Bon ! Je compte jusqu'à 3 ! Vous me donnez une destination ou vous fichez le camp ! 1... 2...

LA DAME (vague)

— Bon ! Si vous y tenez... allez-y, démarrez...

LE TAXI (professionnel)

— On va où ? À droite ou à gauche ?

LA DAME (affolée)

— Euh ! Je ne sais pas... vous avez une idée, vous ?

LE TAXI (fumant)

— Magnez-vous ! Magenta ou Saint-Martin ?

LA DAME (indécise)

— Ça m'ennuie... Magenta, c'est une bonne couleur... mais d'un autre côté... le manteau de Saint-Martin était rouge, alors...

LE TAXI (furieux)

— C'est pas possible ! Allez, dégage de mon bahut ! Casse-toi... pauvre... malade !

LA DAME (conciliante)

— Bon ! D'accord... prenez à droite... on verra bien... plus tard... Je sens bien que je vous chagrine avec mes atermoiements... mais faut me comprendre, c'est la première fois que je me sens guidée... Alors, forcément... je suis un peu hésitante... surtout que je n'aimerais pas me tromper... vous comprenez...

LE TAXI (soupçonneux)

— J'espère que vous avez de l'argent, au moins...

LA DAME (rassurante)

— Oh oui ! Bien sûr ! J'ai pris toutes mes économies sur moi... juste au cas où ! J'ai cent mille francs... vous croyez que ça suffira ?

LE TAXI (machinal)

— C'est fini, les francs ! C'est les euros, maintenant !

LA DAME (distraite)

— Mumm ! Je sais... mais je préfère les francs... c'est comme ça !

LE TAXI (professionnel)

— On est sur Magenta ! Qu'est-ce qu'on fait ?

LA DAME (désolée)

— Je ne sais pas ! Vous avez une idée, vous ?

LE TAXI (glacial)

— Ouais ! Vous balancer dehors !

[Silence]

LE TAXI (professionnel)

— On arrive à Barbès ! Qu'est-ce qu'on fait ? Tout droit ? La Chapelle ? Rochechouart ? Décidez-vous !

LA DAME (à mi-voix)

— C'est difficile... Je n'ai plus de guide... Aidez-moi ! S'il vous plaît...

LE TAXI (désabusé)

— On va continuer tout droit... c'est plus simple et c'est moins encombré...

LA DAME (étonnée)

— Vous êtes sûr ?

LE TAXI (ironique)

— Ouais ! Pas de problème... L'esprit me parle à moi aussi...

LA DAME (stupéfaite)

— Ah bon ! Vous êtes sûr ?

LE TAXI (zen)

— Pas de problème ! J'ai entendu : Marche tout droit... continue comme ça...

LA DAME (extasiée)

— Ah !!! Si vous saviez comme je suis heureuse de ne plus me sentir seule ! J'avais envisagé de suivre l'étoile... comme les mages... mais bon... dans mon village, là-bas, en Lorraine... c'est facile... quand les nuits sont claires, c'est facile... Mais ici... On ne les voit pas...

LE TAXI (intrigué)

— On ne voit pas quoi ?

LA DAME (mystique)

— Ben, les étoiles... enfin, surtout une... celle qui nous guide... celle qui nous indique l'endroit... Celle qui nous mène jusqu'à lui...

LE TAXI (rigolard)

— Ben, vous avez eu de la chance, alors !

LA DAME (étonnée)

— Pourquoi donc ?

LE TAXI (didactique)

— Ben... sur le capot... Mercedes... l'étoile sur le capot... Vous voyez... et sur le volant aussi... là...

[Silence]

LA DAME (extatique)

— Mais vous avez raison... Mais c'est un signe... Un signe merveilleux ! Nous sommes sur la bonne voie !

LE TAXI (normal)

— Bon ! On va arriver à Clignancourt, là ! Faudrait vous décider... Tout droit ? On prend les Maréchaux... on prend le périph' ? À gauche... à droite ?

LA DAME (au bord des larmes)

— Je ne sais toujours pas ! Mes voix sont perdues ici. Trop de monde ! Trop de bruit ! C'est comme les étoiles... la ville couvre les voix... J'ai l'impression d'être sourde, ici... sourde et aveugle... C'est un désastre... Aidez-moi ! S'il vous plaît... aidez-moi !

[Coup de klaxon]

LE TAXI (hors contexte)

— Merde, le con ! Connard ! C'est pas un parking ! T'as pas vu que t'es dans une voie de bus ? Casse-toi... pauvre...

LA DAME (outrée)

— Oh ! Monsieur !

LE TAXI (agressif)

— Quoi ! Qu'est-ce qu'y a ? T'es pas contente ?

LA DAME (outrée)

— Mais enfin, Monsieur ! Quelle mouche vous pique donc ?

LE TAXI (plus qu'agacé)

— Bon ! Fais pas chier ! À droite, à gauche ? Périph', pas périph' ?
Et magnez-vous !

LA DAME (affolée)

— Je ne sais pas... je ne sais pas... je ne sais plus...

[Souffle angoissé]

— S'il vous plaît, Monsieur... aidez-moi... Vous êtes mon étoile...
Le Ciel vous a mis sur ma route... aidez-moi !

LE TAXI (épuisé)

— Bon, ma p'tite dame... vous commencez à me les briser menu !
Quand on monte dans un bahut, c'est qu'on sait où on va... Alors,
maintenant, décidez-vous. Vous vous magnez ou vous gerbez ! Et
arrêtez de me prendre pour un con ! Y en a marre d'vo'cinoche !

[Petit couinement étouffé de la dame]

LE TAXI (grosse voix)

— C'est pas fini ? Vous allez pas chialer en plus ! Ah, les bonnes
femmes !

[Silence]

LE TAXI (sec)

— Droite gauche ? Est, ouest ? Nord, sud ? Magnez-vous, on est à Clignancourt !

LA DAME (indécise)

— Euh... Arrêtez-vous...

LE TAXI (pressant)

— Ici ! Là, tout de suite ?

LA DAME (affolée)

— Dès que vous pouvez !

[Silence]

LE TAXI (professionnel)

— Voilà ! Ça ira, ici ? 14,30 !

LA DAME (intriguée)

— 14-30 quoi ?

LE TAXI (embarrassé)

— Ben, 14,30... 14 euros 30...

LA DAME (complètement à côté)

— Ça veut dire quoi ?

LE TAXI (agacé)

— T'es conne, ou quoi ? C'est le prix de la course ! 14 euros 30... et le pourboire est pas compris... et il est le bienvenu...

LA DAME (riant)

— Ah ! Mais nous nous sommes mal compris. Je ne descends pas ! Je vous ai juste demandé de vous arrêter pour me permettre de réfléchir. L'endroit me semblait bien... c'est dégagé... Il y a des arbres... c'est un endroit parfait pour faire le point...

LE TAXI (furieux)

— Eh ! Ça va pas mieux, la tête ! On peut pas rester là à écouter les petits oiseaux... On est en pleine circulation... on peut s'arrêter deux secondes pour décharger, pas y passer la journée... D'accord ? Alors, vous me donnez mon pognon sans faire d'histoire et vous vous cassez de mon bahut... Compris ?

LA DAME (farouche)

— Non !

LE TAXI (surpris)

— Comment ça, non ?

LA DAME (un ton au-dessus)

— Non ! Je ne descendrai pas de votre... bahut...

LE TAXI (matois)

— Alors là, c'est ce qu'on va voir ! À coups de pompe dans le cul...

LA DAME (farouche)

— Attention, je vais crier !

LE TAXI (déterminé)

— Oh, ben, tu peux gueuler ! Tu m'connais pas... Tu connais pas Raoul !

[Long cri strident de la dame]

LE TAXI (professionnel)

— Bon, ça va ! J'veux pas d'histoire ! Mais j'peux pas rester là ! Si y a un keuf qui s'pointe... j'vais m'faire aligner ! Où on va ?

LA DAME (radoucie)

— Il y a quoi, tout droit ?

LE TAXI (professionnel)

— Saint-Ouen... Saint-Denis !

LA DAME (extatique)

— Ça me semble de bon augure ! Allons-y !

LE TAXI (ironique)

— Vous me direz si les voix reviennent !

LA DAME (contrite)

— Croyez bien, Monsieur, que je suis aussi désolée que vous.

LE TAXI (philosophe)

— Bof ! Tant que le compteur tourne... après tout... Faudrait quand même prendre une décision avant d'arriver à la mer...

LA DAME (surprise)

— Pourquoi ? On arrive à la mer ?

LE TAXI (rigolard)

— Pas encore... mais si on continue tout droit... à peine trois cents bornes et on y est ! Faut pas croire... c'est tout petit, la France !

LA DAME (désespérée)

— J'espère bien avoir trouvé d'ici là !

LE TAXI (pragmatique)

— Si au moins vous me disiez ce que vous cherchez...

LA DAME (implorante)

— Je n'en sais rien... Je sais juste que je dois trouver...

LE TAXI (désabusé)

— Trouver quoi ?

[Silence]

LA DAME (guillerette)

— Vous savez où je pourrais trouver de la myrrhe ?

LE TAXI (stupéfait)

— C'est quoi ça ?

LA DAME (extatique)

— Vous savez bien... l'or, l'encens, la myrrhe... Les mages... tout ça ! J'ai ma médaille de baptême en or, j'ai acheté des bâtonnets d'encens au marché... mais j'ai pas trouvé de myrrhe... C'est bien embêtant, quand même !

LE TAXI (brutal)

— Vous êtes vraiment un cas ! J'sais même pas de quoi vous parlez ! Dites, M'dame, vous voulez pas que je vous ramène à l'asile ? Vous seriez bien mieux dans vot'chambre capitonnée, non ?

LA DAME (ailleurs)

— En plus, ma médaille de baptême, elle est toute petite et mes bâtonnets, c'est même pas du vrai encens... Remarquez... comme on dit toujours... c'est le geste qui compte... Quand même, c'est bizarre qu'on ne trouve plus de myrrhe... D'ailleurs... c'est quoi la myrrhe, vous savez, vous ?

LE TAXI (net)

— M'en fous complètement ! On va arriver à Pleyel... Qu'est-ce qu'on fait ? Les quais ? Saint-Denis ? Ou la 86 ? Comme voul'voul'...

[Silence]

LE TAXI (agacé)

— Bon, la p'tite dame... on se décide ?

LA DAME (paniquée)

— Je ne sais pas ! Je ne ressens plus rien, là... on a dû aller trop loin... Faudrait revenir... parce que là...

LE TAXI (désabusé)

— Ben voyons ! Demi-tour ! Pourquoi pas ! Allez zou ! Retour à la case départ ! C'est quoi, le nom de l'asile à Nancy ?

LA DAME (neutre)

— Je sais pas ! Je crois que c'est à Laxou... Pourquoi ?

LE TAXI (neutre)

— Pour rien ! Simple question ! Bon ! On retourne à Clignancourt ?

LA DAME (paniquée)

— Je sais pas... Oui... peut-être... je sais pas...

LE TAXI (soufflant)

— Eh ben ! On est mal barrés ! Y a des jours où on f'rait mieux d'rester au pieu !

[Silence]

LE TAXI (en passant)

— On peut p't'être prendre le périph... histoire de voir de nouveaux horizons... À l'ouest... vous avez Clichy... Levallois... La Défense... à l'est... vous avez Pantin... Les Lilas... Montreuil... C'est bath, Montreuil... C'est là qu'j'suis né... Alors, la 'tite dame... qu'est-ce qu'on choisit ?

LA DAME (agacée)

— Mais cessez de me demander toujours la même chose ! Vous m'empêchez de penser... Roulez... c'est bien pour ça que vous êtes payé, quand même !

LE TAXI (courroucé)

— Eh, oh ! Pas sur c'ton-là ! Sinon, vous dégagez vite fait et vous allez emmerder un collègue ! J'suis gentil, non ? Ça fait une demi-heure que j'vous supporte ! Faudrait pas me chier dans les bottes non plus...

LA DAME (radoucie)

— Excusez-moi, Monsieur... Excusez-moi... Je suis tellement angoissée, vous comprenez... et quand je suis angoissée... je ne sais plus ce que je dis... Qu'est-ce que vous me conseillez ? Je suis complètement perdue...

[Silence]

LE TAXI (calme)

— Bon ! Vos histoires, j'en ai rien à péter... La plupart du temps, je sais même pas ce que vous racontez... tant que vous me cassez pas les burnes et tant que vous essayez pas de m'assommer... je veux bien vous balader. De toute façon, on risque pas grand-chose : le périph... ça tourne en rond... on peut pas se gourer... Vous êtes plutôt de droite ou de gauche ? Parce que dans ce sens-là... les cocos, c'est à gauche et les bourges, c'est à droite...

[Silence]

LA DAME (sans conviction)

— Tentons la droite !

LE TAXI (amusé)

— Vous avez raison parce que depuis que c'est la gauche...

[Silence]

LE TAXI (guilleret)

— Alors... la p'tite dame, elle a dit périph' ouest... C'est parti !

[Silence]

LA DAME (stupéfaite)

— Stoooooop !

LE TAXI (furieux)

— Non, mais ça va pas de m'gueuler dans les oreilles comme ça ?
Vous êtes malade, ou quoi ! Qu'est-ce qui se passe ?

LA DAME (affolée)

— Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous ! On est arrivé !

LE TAXI (pragmatique)

— Qu'est-ce qui vous prend ? On ne peut pas s'arrêter au milieu
du périph'... Ça se fait pas et c'est dangereux !

LA DAME (exaltée)

— Tant pis ! Laissez-moi descendre... vite !

LE TAXI (agacé)

— Mais vous êtes bouchée, ou quoi ? Si je vous dis qu'on peut pas s'arrêter... c'est qu'on peut pas s'arrêter... C'est quoi que vous comprenez pas ?

LA DAME (enthousiaste)

— J'irai à pied, vous inquiétez pas !

LE TAXI (à bout)

— Non là ! C'est pas POSSIBLE ! PAS POS-SI-BLE !

LA DAME (pressante)

— Alors, faites demi-tour... vite !

LE TAXI (dépassé)`

— Ben voyons ! Bien sûr ! Demi-tour sur le périph'... ben, pourquoi pas ? Ah ! Ils sont pas tous enfermés ! Y en a même qui prennent le train...

LA DAME (affolée)

— Vite ! Faites quelque chose !

LE TAXI (curieux)

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

LA DAME (exaltée)

— Dans la rue... en bas... c'est là que je vais !

LE TAXI (interloqué)

— Où ça ?

LA DAME (pressante)

— Là bas ! Plus loin ! Enfin plus loin, avant...

LE TAXI (professionnel)

— OK, OK ! Pas de panique, je sors... Merde... c'est en sens interdit... faut que je fasse le tour... C'est dans la rue Fabre, c'est ça ?

LA DAME (inquiète)

— Je sais pas le nom de la rue... c'était juste après qu'on monte...

LE TAXI (professionnel)

— On a de la chance, c'est pas bloqué...

LA DAME (extatique)

— Oh merci ! merci ! Vous me sauvez la vie... Merci !

LE TAXI (professionnel)

— Attendez ! On n'y est pas encore...

[Silence]

LA DAME (illuminée)

— Oui ! Ça y est je le sens ! Je le sens ! C'est tout près ! Je suis là ! Je suis là !

[Silence]

LE TAXI (agacé)

— Calmez-vous quand même ! Faudrait pas me péter une attaque, maintenant ! C'est juste la rue à gauche, là...

[Silence]

LA DAME (survoltée)

— Voilà ! C'est là ! C'est là ! Vous voyez ! Hôtel de Bethléem !

LE TAXI (rabat-joie)

— Ouais ! Mais c'est fermé, ce truc... Regardez ! Ils ont muré les portes et les fenêtres...

LA DAME (illuminée)

— Mais non ! Regardez au coin, il y a une fenêtre ouverte !

LE TAXI (pratique)

— Ah ouais ! Alors, c'est un squat ! C'est encore pire !

LA DAME (extatique)

— Je suis l'élue !

LE TAXI (professionnel)

— Si vous le dites ! 39,85...

LA DAME (intriguée)

— Qu'est-ce que vous dites ?

LE TAXI (crispé)

— Je dis que vous me devez 39 euros et 85 cents !

LA DAME (rassurée)

— Ah oui... excusez-moi... Ça fait combien en francs ?

LE TAXI (agacé)

— J'en sais rien, moi ! Vous multipliez par 6,6... je crois...

LA DAME (agaçante)

— Ah oui ! Et ça fait combien ?

LE TAXI (agacé)

— Eh oh ! Y a pas marqué IBM, là... je sais pas, moi... allez... un peu moins de trois cents balles, dans ces eaux-là...

LA DAME (nette)

— Tenez ! Gardez tout !

[Bruit de portière]

LE TAXI (frustré)

— Eh ! Madame ! C'est des francs ! Qu'est-ce que vous voulez que j'en foute, de votre monnaie de singe ? Revenez !

[Coups de klaxon]

LE TAXI (agacé)

— Oui... bon... Ça va ! On y va... on y va... la vache ! Ça m'apprendra à être gentil !

C'était : « La dame dans le taxi »

Une pièce radiophonique de Rémy de Bores

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA DAME : Katy Loby

LE TAXI : Charles Ancé

LA PHILOSOPHE

29 janvier 2015

Tradition oblige, je vous présente mes meilleurs vœux... Il paraît qu'on peut le faire jusqu'au 31... Il était temps... En plus, cette nouvelle année est partie sur les chapeaux de roues... Waouh ! Quatre millions de Français réclamant la liberté, l'égalité et la fraternité... quel dommage que ça ait coûté dix-sept vies.

Moi, j'ai perdu des potes de jeunesse... les vieux anars bêtes et méchants de Hara-kiri... Déjà que j'avais paumé Choron le professeur, Cavanna le Rital et Reiser le dégueulasse... voilà qu'on me flingue le Grand Duduche et Jojo la bite... Tout ça pour avoir osé critiquer les visions moyenâgeuses de certains. Chienne de vie qui déchire la liberté à coups de kalachnikov... Espérons juste que ce beau brasier solidaire né dans le sang et les larmes continuera à brûler quelque temps encore et que chacun voudra l'alimenter avec la même ferveur et la même volonté d'amitié, de fraternité et d'égalité pour la sauvegarde de nos libertés.

Bonne année quand même... qu'est-ce qu'on peut se souhaiter, en plus de la liberté ? La santé, la réussite, l'amour aussi... c'est important, l'amour...

Si on parlait de choses sérieuses, maintenant... de philosophes, par exemple, comme mes potes de Charlie, philosophes de la gaudriole, de l'irrespect, de la fantaisie jubilatoire et de l'athéisme militant... En somme, tout le contraire de ces imbéciles pontifiants qui encombrant les plateaux télé en se vantant de pouvoir réduire le monde à une ou deux formules bien senties et qui ne méritent pour la plupart qu'une bonne tarte à la crème bien expédiée au centre de la cible.

Et des femmes philosophes... Vous en connaissez ? Et pourtant, elles sont nombreuses... Élisabeth Badinter, Simone de Beauvoir, Sylviane Agacinski... Ouais, bien sûr, elles n'ont pas chassé Kadafi du pouvoir et elles n'étaient même pas à Sarajevo... mais personne n'est parfait...

Eh bien, j'ai une philosophe à vous présenter... une philosophe des mots... une philosophe de l'absurde... et son Candide...



<http://www.nereiah.com/audio/la-philosophe.htm>

CANDIDE (enjoué)

— Bonjour !

LA PHILOSOPHE (bougonne)

— Quelle mouche vous pique ? Seriez-vous devin pour savoir dès le matin de quelle nature heureuse ou douloureuse sera ce jour ? Est-ce de votre jour ou du mien dont vous parlez ainsi ? Est-ce une mode d'apostropher ainsi les gens pour leur indiquer l'heur ou le malheur ?

CANDIDE (contrit)

— Je m'excuse...

LA PHILOSOPHE (outrée)

— Comme vous faites bien de vous excuser vous-même, car croyez bien que je ne le ferai point, même si vous me le demandiez. Ôtez-vous de mon soleil, vous faites de l'ombre...

CANDIDE (dépit)

— Pourtant, Madame, c'est bien vous que je voulais voir...

LA PHILOSOPHE (sentencieuse)

— Eh bien, c'est fait ! Vous m'avez vue ! Vous pouvez retourner d'où vous venez prédire le jour à qui vous voudrez !

CANDIDE (à part lui)

— Nous sommes bien mal engagés !

LA PHILOSOPHE (suspicieuse)

— Nous ? Qui a dit que vous et moi devenions nous ? Je n'ai aucun intérêt pour vous et je ne vous ai point demandé d'en avoir pour moi... Je ne vous salue pas, Monsieur !

CANDIDE (sans se démonter)

— Avant, permettez une première question : est-ce ici que l'on attrape la mort ?

[Silence]

LA PHILOSOPHE (posée)

— Curieuse question, en somme... et qui en appelle une autre. Pourquoi, diantre, pensez-vous que ce soit en ce lieu que l'on attrape la mort ?

CANDIDE (rasséréné)

— Oh ! C'est fort simple... Lorsque j'ai évoqué la possibilité de venir vous voir, ma mère m'a dit : « Couvre-toi, tu vas attraper la mort ! » Sur le moment, il ne m'a pas semblé vital de mettre ni manteau ni chapeau pour une telle quête, même si le temps est un peu frais, ce matin.

LA PHILOSOPHE (intriguée)

— Je suppose que la chère femme avait lieu de s'inquiéter, car

attraper la mort n'est, somme toute, pas chose aisée... D'aucuns s'y sont risqués et ont connu un destin bien funeste.

CANDIDE (impatient)

— Je comprends vos précautions, mais je ne suis pas venu ici pour discuter. Où est-elle ?

LA PHILOSOPHE (amusée)

— Ah ! Impatience de la jeunesse ! Êtes-vous si fiévreux d'en découdre ?

CANDIDE (fier)

— Bien sûr ! Je fais là œuvre de salut public ! Imaginez ce que deviendrait le monde si j'attrapais la mort et la confinais dans une geôle profonde et bien gardée.

LA PHILOSOPHE (gouailleuse)

— Impétueuse jeunesse ! Ambitieuse et tumultueuse jeunesse, qui ne voit jamais au-delà de son nez !

CANDIDE (dithyrambique)

— Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées...

LA PHILOSOPHE (sévère)

— Foin de citations, boutonneux... Je connais mes classiques...

CANDIDE (touché)

— N'est point une bonne idée d'éradiquer la mort ?

LA PHILOSOPHE (conciliante)

— Certes ! Mais quid de la maladie et de la souffrance ?

CANDIDE (pragmatique)

— Fi ! Chaque chose en son temps ! D'abord, la mort, puis le reste suivra !

LA PHILOSOPHE (soupirant)

— Suivra... suivra... peut-être... mais quand ?

CANDIDE (agacé)

— Douteriez-vous de mes capacités ?

LA PHILOSOPHE (pragmatique)

— Un peu ! Mais après tout, qui suis-je pour juger ou déjuger...

CANDIDE (renforcé)

— Ah ! Je ne vous le fais pas dire !

LA PHILOSOPHE (agacée)

— Poursuivez donc ! Nous n'avons pas toute la journée... Vous disiez donc...

CANDIDE (martial)

— Que je vais séance tenante éradiquer la mort !

LA PHILOSOPHE (pragmatique)

— Mais tuer la mort en laissant vivre ses corollaires, c'est donner la part belle au désespoir en interdisant une juste délivrance pour les malades condamnés à une souffrance éternelle sans espoir de rémission.

CANDIDE (vexé)

— Vous pensez donc que j'ai tort !

LA PHILOSOPHE (prudente)

— Je vous laisse juge de vos paroles et de vos actes.

[Long silence]

CANDIDE (innocent)

— Le fond de l'air est frais ! Ne trouvez-vous pas ?

[Long silence]

CANDIDE (enthousiaste)

— J'ai une autre idée !

LA PHILOSOPHE (peu enthousiaste)

— Aïe ! Je crains le pire !

CANDIDE (exubérant)

— Si ! Si ! Vous allez voir ! Éradiquons l'origine de tous les maux !

LA PHILOSOPHE (cynique)

— L'homme !

CANDIDE (douché)

— Euh non ! Quand même pas !

LA PHILOSOPHE (sérieuse)

— Mais pourquoi pas, après tout ? Cela résoudrait bon nombre de problèmes qui se posent depuis la nuit des temps... et cela permettrait peut-être à une race plus sage et plus avisée de croître afin de rafistoler les lambeaux de notre belle planète, et la faire renaître et prospérer jusqu'à la prochaine catastrophe.

CANDIDE (peu convaincu)

— C'est pas bête... Mais non ! J'avais seulement pensé à tuer le temps...

LA PHILOSOPHE (songeuse)

— C'est une hypothèse intéressante !

CANDIDE (rasséréné)

— Oui ! En effet ! Si on réfléchit bien... Qu'est-ce qui provoque le vieillissement, la décrépitude, la sénescence, le délabrement... la déchéance ? Le temps !

[Silence]

LA PHILOSOPHE (prudente)

— Certes ! Mais... l'immobilisme n'a jamais produit ni le progrès, ni la prospérité. Au contraire... c'est l'immobilisme confortable qui a fait s'éteindre moult civilisations. Qui n'avance pas... recule ! Sur les étangs, pour ne citer que ce cas, c'est la stagnation qui engendre la pourriture.

CANDIDE (attristé)

— Bien sûr ! Mais reconnaissez que le temps abîme tout... Supprimons le temps et alors... nous aurons plus de...

LA PHILOSOPHE (rigolarde)

— Ah, ah ! Pris en flagrant délit de non-sens ! Vous alliez dire : « Nous aurons plus de temps... » Mais non... au contraire, vous n'aurez PLUS de temps... On ne tue que le temps qui nous est inutile... le reste du temps, au contraire, nous est trop précieux pour qu'on le perde...

[Silence]

LA PHILOSOPHE (triomphante)

— Si vous tuez le temps, vous n’aurez plus de temps à perdre, plus de temps à consacrer, plus de temps à passer... Que vous restera-t-il ? Le temps jadis... le temps passé... les temps immémoriaux... le temps perdu... qui le sera à jamais...

CANDIDE (confus)

— Mais pourtant... La vieillesse... la décrépitude...

LA PHILOSOPHE (didactique)

— Le temps de la sagesse... le temps gagné... le temps des semailles et celui de la moisson... Le temps du temps... Tuez votre temps, si vous le voulez... mais laissez aux autres le temps d’apprécier... le temps d’aimer et le temps de partager... le temps de prendre son temps... et aussi le temps d’arriver à temps...

CANDIDE (dépité)

— Ouais ! J’ai un peu l’impression d’avoir perdu mon temps !

LA PHILOSOPHE (pragmatique)

— Si vous avez perdu votre temps, c’est que vous en disposiez... Tant de gens se plaignent de ne pas avoir le temps... pas de temps pour eux... pas de temps pour leur famille... pas le temps de regarder un oiseau faire son nid... pas le temps de regarder ses enfants grandir... Le monde n’a jamais de temps à perdre...

L'urgence... c'est le temps qui coule... le temps qui file et que l'on ne voit pas passer...

[Silence]

CANDIDE (en colère)

— Si je comprends bien... je n'ai que de mauvaises idées... il m'est interdit d'éradiquer la mort sous peine d'éternité, de tuer le temps sous peine de perte de temps... Me sera-t-il un jour permis d'émettre une idée que vous n'écarterez pas d'une simple pichenette ?

LA PHILOSOPHE (sentencieuse)

— Il en est des idées comme des hommes... il leur faut parvenir à maturité avant d'être jugées bonnes.

CANDIDE (vexé)

— En fait, vous me conseillez d'attendre... de prendre mon temps... ou de le perdre...

LA PHILOSOPHE (insidieuse)

— Je vois que vous mûrissez ! Vous comprenez... Moi, j'ai tout mon temps, ce qui me permet de prendre tout mon temps. Quand vous m'accusez de vous faire perdre votre temps... que devrais-je dire ? On dit parfois que le temps perdu ne se rattrape jamais... mais s'instruire, penser, réfléchir... ce n'est jamais une perte de temps...

CANDIDE (innocent)

— Le fond de l'air se rafraîchit...

LA PHILOSOPHE (amusée)

— Là... c'est vous qui parlez du temps !

[Long silence]

CANDIDE (gentil)

— Au fait... ça sert à quoi, un philosophe ?

LA PHILOSOPHE (évasive)

— C'est justement LA question ! Le jour où quelqu'un y répondra, le monde changera, car cela répondra également à l'autre grande question : à quoi sert la vie ?

CANDIDE (sarcastique)

— Je vois ! Vous parlez haut... en... femme... d'importance... Vous vous gaussez de celui que vous considérez, bien à tort, comme pâle et inconséquent...

LA PHILOSOPHE (conciliante)

— Allons... allons, jeune homme... pas de fausse modestie... il n'est point vermisseau qui n'ait sa raison d'être dans le vaste univers... Le moindre grain de sable a son importance...

CANDIDE (mi-figue mi-raisin)

— Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute...

LA PHILOSOPHE (râleuse)

— Encore ! Mais n'avez-vous point suffisamment de cervelle pour requérir celle d'autrui ? Pensez par vous-même et ne passez pas votre vie à répéter les paroles d'autres hommes... fussent-ils illustres !

CANDIDE (rageur)

— C'est une façon de s'exprimer qui en vaut bien une autre. Je suis sûr que si je vous laissais faire, vous étaleriez, vous aussi, votre culture !

LA PHILOSOPHE (malicieuse)

— C'est pour cela que je ne vous dirai pas que la culture, c'est comme la confiture...

CANDIDE (agacé)

— « Moins on en a... plus on l'étale... » Ah ! Madame la donneuse de leçons... prise en flagrant délit de pillage d'esprit...

LA PHILOSOPHE (souriante)

— Je savais bien que cette saillie vous remplirait d'aise ! Et je dois dire que j'ai eu trop de mal à résister...

CANDIDE (sarcastique)

— Si c'est ça, être philosophe...

LA PHILOSOPHE (sur le même ton)

— Si on ne peut pas river son clou à un freluquet...

CANDIDE (cassant)

— Je vois ! Et à part vous regarder le nombril...

LA PHILOSOPHE (cassante)

— Ah non ! Je m'inscris en faux ! Le nombril est la négation même du libre arbitre ! Et le libre arbitre est le fondement même de la philosophie ! Sans libre arbitre, il est impossible de poser les vraies questions ! D'ailleurs, le libre arbitre est le fondement même du monde ! Sans lui, nous serions parqués dans un jardin magnifique à contempler des arbres dont il nous serait interdit de goûter les fruits...

CANDIDE (rigolard)

— Vous m'en voyez tout ébaubi ! Votre nombril est-il un point si sensible que vous en veniez à ne point regretter le péché originel ?

LA PHILOSOPHE (didactique)

— Sachez, ignorant, que regarder son nombril, c'est regarder d'où l'on vient ! Ce qui n'est pas toujours une mauvaise chose en soi, je vous le concède, mais ne regarder que son nombril, c'est

ne considérer que le passé. L'humain doit connaître son passé et l'oublier rapidement pour enfin se consacrer à l'avenir !

CANDIDE (sarcastique)

— Ben dis donc ! Ça s'arrange pas ! L'orage gronde !

LA PHILOSOPHE (sentencieuse)

— Dieu ne possédait pas de nombril, ce qui lui a permis de concevoir un avenir nouveau, inédit, sans aucune arrière-pensée... un avenir vierge de toute référence. Eut-il possédé un nombril que le monde eut été différent.

CANDIDE (impressionné)

— Dieu ! Comme vous y allez !

LA PHILOSOPHE (intransigeante)

— Oui, Dieu ! Bien sûr, Dieu ! L'homme libre se doit d'être Dieu ! Attention, je n'ai point dit « devenir Dieu » ou « être comme un dieu »... ou même s'imaginer en descendre... NON ! Entendez bien... ÊTRE DIEU. Et être Dieu, c'est n'avoir ni passé, ni nombril... N'avoir ni Dieu, ni Maître, ni compassion, ni remords... la liberté, que dis-je, la déité est à ce prix.

CANDIDE (admiratif)

— Ouah... On va pas tarder à atteindre des sommets !

LA PHILOSOPHE (christique)

— Il faut regarder devant soi et uniquement devant... ne jamais se retourner, ne jamais se souvenir, ne jamais regretter quoi ou qui que ce soit... tracer sa route et inventer son futur, le rêver, le développer et le mettre à la place qu'il mérite... là-haut... toujours plus haut... non pas au sommet de la montagne... ça, c'est pour les petits, les suiveurs, les besogneux... Non ! Mille fois non... La place de ce futur est dans le firmament, au-dessus des étoiles les plus lointaines. Le futur de Dieu illumine le firmament et éclaire les étoiles...

CANDIDE (amusé)

— Ben dis donc ! Je sais pas ce que tu fumes... mais c'est de la bonne...

LA PHILOSOPHE (radoucie)

— Aucun philosophe n'a jamais atteint le sommet ! Aucun n'a jamais été Dieu, ni même son égal... C'est pour cela qu'aucun philosophe n'a encore résolu la première question : à quoi sert un philosophe ?

CANDIDE (érudit)

— Il y en a au moins un qui a réussi !

LA PHILOSOPHE (étonnée)

— Qui ?

CANDIDE (trionphant)

— Ben... Dieu !

LA PHILOSOPHE (outrée)

— Pauvre hérétique ! Qui es-tu pour juger de Dieu ou même seulement en apercevoir la nature ? Comment un vermisseau peut-il nommer une étoile ?

CANDIDE (fâché)

— Dites donc, je ne vous permets pas !

LA PHILOSOPHE (grandiloquente)

— Dieu peut tout se permettre, ELLE !

C'était : « La philosophe »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

CANDIDE : Francis Gérardin

LA PHILOSOPHE : Ariane Perdigal

HOLD-UP

26 février 2015

Alors, vous êtes toujours Charlie ? Toujours généreux et solidaire ? J'ai l'impression que notre personnel politique a quelque peu dégonflé cette belle bulle de paix et d'amour. Ça... on peut toujours compter sur eux pour calmer les plus magnifiques élans. Maintenant, les plus optimistes d'entre nous sont Syriza et espèrent une contamination prolétarienne et salvatrice qui viendra nous sauver de ces féroces banquiers affameurs du peuple.

De banquier, il en est justement question dans ce huis clos téléphonique très audiardien, voire san-antoniesque avec pourtant des références hugoliennes... Vous connaissez tous ce qu'il en est de la culture et de la confiture... Écoutons un instant le chant des sirènes... Ciel ! Ne dirait-on pas un hold-up ?



<http://www.nereiah.com/audio/hold-up.htm>

COMMISSAIRE JAVERT (au mégaphone)

— Ici le commissaire Javert ! Nous avons branché une ligne spéciale ! décrochez n'importe quel téléphone !

(puis en aparté)

— Et coupez-moi cette alarme... c'est infernal...

(de nouveau au mégaphone)

— Valjean ! décrochez, bon sang ! On va pas y passer la nuit !

JEAN VALJEAN (douceux)

— Allô oui ! Qui demandez-vous ?

COMMISSAIRE JAVERT (professionnel)

— C'est le commissaire Javert ! Bonjour Valjean ! Heureux de vous entendre ! J'aurais détesté envoyer la troupe sans sommations.

JEAN VALJEAN (rigolard)

— Commissouille de mes deux caïres ! Ils font maison de retraite au Quai ? J'te croyais parti depuis des lustres ! Vous êtes drôlement conservateurs, dans la flicaille...

COMMISSAIRE JAVERT (amusé)

— Mission exceptionnelle ! Comme qui dirait... en souvenir du bon vieux temps... On discute... tu relâches tes otages... tu sors bien gentiment avec les mimines en l'air... et moi, je retourne taquiner le goujon... C'est pas un beau programme, ça ?

JEAN VALJEAN (badin)

— Si ! C'est pas mal ! Sauf... qu'y a un ou deux trucs qui défrisent...

COMMISSAIRE JAVERT (courtois)

— Quoi par exemple ? Que je taquine le goujon ? Je peux taquiner l'ablette si tu préfères... De toute façon, j'bouffe pas de poisson...

JEAN VALJEAN (sentencieux)

— T'as tort, Commissaire ! C'est très bon pour la santé !

COMMISSAIRE JAVERT (professionnel)

— À propos de Santé ! Qu'est-ce qu'on fait ? J'ai quarante bonshommes dans la rue. Je leur dis que c'est bon... que tu sors dans cinq minutes sans faire de vagues ou j'appelle l'intendance pour nourrir tout mon petit monde ? Sans compter que ça va bientôt être la sortie des bureaux... je te dis pas le merdier que ça va faire dans le quartier... Tu connais les gens... dès que tu perturbes leur train-train... faut qu'ils trouvent un responsable... et là... t'es pas loin de devenir l'ennemi public N°1...

JEAN VALJEAN (cinglant)

— Cause toujours, beau merle ! Dans ton scénario, là... j'deviens quoi, moi, avec mes mimines dans les nuages ?

COMMISSAIRE JAVERT (conciliant)

— Ben, je te mets une bonne tape sur les doigts et je t'offre la croisière de ton choix tous frais payés...

JEAN VALJEAN (rêveur)

— Ça tombe bien ! J'connais pas les Maldives...

COMMISSAIRE JAVERT (tiquant)

— J'verrais plutôt Fleury ou Clairvaux, moi... mais j'peux te fournir des posters pour décorer ta piaule.

JEAN VALJEAN (frustré)

— Franchement ! Si on peut même plus faire confiance aux vieux copains !

COMMISSAIRE JAVERT (impatient)

— C'est pas que je m'inquiète, mais... il faudrait peut-être prendre une décision, maintenant... il se fait tard et je ne te cacherais pas que le préfet s'impatiente... et que même le ministre...

JEAN VALJEAN (badin)

— J'les comprends... mais t'avoueras quand même que... J'suis plus tout jeune... les dix piges que j'avais prendre, là... Tu sais où tu s'ras dans dix piges...

COMMISSAIRE JAVERT (guilleret)

— En train de taquiner l’ablette, pardi...

JEAN VALJEAN (sinistre)

— Ou d’sucrer les fraises... ouais... Ça t’fait combien à c’t’heure ?
Soixante-dix, soixante-quinze ?

COMMISSAIRE JAVERT (discret)

— Ouais... dans ces eaux-là...

JEAN VALJEAN (nostalgique)

— Moi, j’ai soixante-trois... aux pommes... dont trente-sept
nourri logé, derrière les barreaux ! La première fois que j’suis
tombé, j’avais dix-sept piges... Bon... d’accord... ça faisait
déjà un moment que je jouais au con, mais j’m’étais jamais fait
poirer... alors, forcément...

COMMISSAIRE JAVERT (historique)

— Le boulanger de Saint-Ouen ! Pauvre vieux... pour même pas
deux cents balles...

JEAN VALJEAN (désabusé)

— J’vois qu’t’as relu mon dossier ! Deux cents balles... je sais... ça
fait ringard... Minable, même... mais si je m’appelle, à l’époque,
pour deux cents balles t’avais du pouvoir d’achat, comme on dit
aujourd’hui...

COMMISSAIRE JAVERT (triste)

— J’sais bien... mais buter un vieux pour si peu...

JEAN VALJEAN (rugueux)

— Attention ! J’les ai payés chéro mes deux cents balles... Quatre piges de placard, qu’ils m’ont collées... La redresse, c’était pas 4 étoiles à l’époque... Les matons, c’était tous des anciens trouffions... et pas la crème... Ah, les carnes ! Qu’est-ce qu’ils nous mettaient sur la gueule... Conneries ou pas conneries, on avait droit à la tournée de ceinturon... et ils étaient pas pourris, les vieux... Alors, quand je suis sorti le là...

COMMISSAIRE JAVERT (pragmatique)

— T’as replongé... histoire de vérifier si la tôle, c’était mieux que la maison de redressement... Premier hold-up : cinq mille francs... Coup de bol, le commissionnaire a survécu à ses blessures...

JEAN VALJEAN (rigolard)

— T’avoueras qu’ils sont quand même cons ! Qu’est-ce que ça lui foutait à ce gonze que j’lui fauche sa sacoche ? Mais non... il a fallu qu’il s’accroche... alors, forcément...

COMMISSAIRE JAVERT (crispé)

— Tu vas quand même pas dire que c’est humain...

JEAN VALJEAN (pragmatique)

— Non ! Un réflexe... faut pas piquer son os à un clébard quand il est train de bâfrer... Dis, Commissaire... tu vas pas réciter tout mon casier... parce que ton petit personnel risque de s'impatisenter...

COMMISSAIRE JAVERT (badin)

— T'as raison ! Allez, sors... on pourra se rappeler nos souvenirs en tête à tête... Ce sera plus simple !

JEAN VALJEAN (amusé)

— Pourquoi ? Vous avez pas un forfait illimité, dans la police ?

[Long silence]

COMMISSAIRE JAVERT (inquiet)

— Que sont devenus les otages ?

JEAN VALJEAN (neutre)

— Ils vont bien !

COMMISSAIRE JAVERT (insistant)

— Mais encore ? Ils sont bien traités ?

JEAN VALJEAN (Agacé)

— Mais bien sûr ! J'suis pas un monstre ! J'les ai enfermés dans les chiottes !

COMMISSAIRE JAVERT (outré)

— Mais c'est immonde !

JEAN VALJEAN (amusé)

— Mais non, Commissaire ! C'est propre, des gogues de banque ! Y a même qu'ça qu'est propre, d'ailleurs. En plus, ceux-là sont grands ! Ils ont des sièges pour s'asseoir, y a de la flotte au lavabo et ils sont pas à me casser les bonbons toutes les cinq minutes pour aller pisser. Tu peux pas imaginer ce que ça peut pisser, un otage !

COMMISSAIRE JAVERT (ennuyé)

— C'est quand même pas sain !

JEAN VALJEAN (pragmatique)

— J'ai vu un placard avec des balais et des bidons... ils peuvent toujours faire le ménage, si c'est trop craignos. Et même qu'ils ont un chouette petit vasistas qui donne sur la cour... En s'faisant la courte, y peuvent respirer les bonnes odeurs de Pantruche. Te bile pas pour eux ! Ils sont aux p'tits oignons. J'ai même collé une grosse armoire derrière la lourde pour pas qu'on les emmerde... avec tout un tas de verres, d'assiettes et de boutanche dessus. C'est ma petite alarme à moi, quoi !

COMMISSAIRE JAVERT (agacé)

— Je vois que tu as tout prévu...

JEAN VALJEAN (rigolard)

— Eh ! Mate sur mon front... y a pas marqué « pigeon » !

COMMISSAIRE JAVERT (sinistre)

— Ah non, y a pas marqué « pigeon »... y a pas marqué « Prix Nobel » non plus... Si tu continues à jouer au con, c'est une belle cible qui va être peinte sur ton front. Tu devrais sortir pour voir tous mes petits bonshommes en noir avec leur bath pétoire à lunette... J'espère que tu as prévu un gilet pare-balles et un casque... et une bonne assurance vie... histoire que tes gosses finissent pas à la rue...

JEAN VALJEAN (coléreux)

— Qu'est-ce que tu causes de mes chiards ? Ils y sont pour rien, eux...

COMMISSAIRE JAVERT (pragmatique)

— P't'être bien... mais quand on aura flingué leur père... faudra qu'ils se débrouillent tout seuls pour croûter... T'avoueras que c'est quand même con. Qu'est-ce que t'es venu foutre dans cette galère ? J'te croyais rangé des voitures.

JEAN VALJEAN (nostalgique)

— T'as raison, mon pote ! Trois ans, huit mois et vingt-huit jours que j'étais peinarde. C'est drôle... dans un mois, je battais mon propre record... Mais les circonstances de la vie... t'y peux rien... c'est la fatalité... la scoumoune...

COMMISSAIRE JAVERT (attristé)

— Quand même ! Un casse en plein jour dans une agence où y a pas trois ronds... J'voudrais pas mettre en doute tes facultés intellectuelles, mais franchement, si ça se termine en eau de boudin, ce sera pas ma faute... Déjà qu'la pref' y t'ont fait une fleur en m'envoyant en première ligne... Tu crois quand même pas qu'on va te filer un chèque et une bagnole pour que tu puisses te tirer... Merde ! Tu pensais à quoi ce matin en te levant ?

JEAN VALJEAN (contrit)

— Je sais bien ! Les circonstances, j'te dis ! C'est con parfois, la vie ! Si j'te raconte tout depuis le début... tu vas t'foutre de ma poire ! Tu sais que j'ai d'estime pour toi, alors j'voudrais pas me foutre en rogne contre toi juste parce que tu te marres comme une baleine...

COMMISSAIRE JAVERT (mi-figue mi-raisin)

— Je m'attends à tout ! Vas-y, accouche !

JEAN VALJEAN (recueilli)

— Bon ! J'explique !

[Silence]

JEAN VALJEAN (didactique)

— Je suis sûr que t'as un rêve ! Un truc que tu voudrais, mais qu't'as jamais pu...

COMMISSAIRE JAVERT (carré)

— Ça s'appelle un fantasme ! Et là... faut consulter !

JEAN VALJEAN (vexé)

— Mais non ! Pas ces trucs tordus ! Juste un rêve... mais un rêve que tu peux...

COMMISSAIRE JAVERT (agacé)

— Accouche ! Il se fait tard et mes bonshommes noirs sont sur les dents... Faudrait pas qu'il arrive un malheur parce que t'as trop traîné !

JEAN VALJEAN (râleur)

— Voilà ! Voilà ! Toujours excités dans la flicaille... Merde ! On prendra bien l'temps de mourir...

COMMISSAIRE JAVERT (sinistre)

— Ouais ! Ben, nous porte pas la poisse !

JEAN VALJEAN (rasséréné)

— Bon ! Moi, mon rêve... c'est une corvette 63 décapotable ! Depuis que j'suis tout chiard, j'rêve de cette caisse... Bicolore : cerise et ivoire... Même qu'une fois j'en ai fauché une et que j'ai failli y laisser ma peau... J'vais t'dire, quand j'l'ai foutue dans l'parapet, j'ai chialé comme une madeleine... Et pourtant,

j'avais les condés au cul... J'sais pas pourquoi, mais ce jour-là, ça m'aurait rien fait de m'faire alpaguer... Eh ben, tu m'croiras si tu veux, les flics sont passés à côté de moi sans me voir... Un peu comme si cette caisse m'avait sauvé la mise.

COMMISSAIRE JAVERT (agacé)

— Bon ! Tu vas pas m'raconter ta vie !

JEAN VALJEAN (enthousiaste)

— Minute, Papillon ! J'arrive !

COMMISSAIRE JAVERT (professionnel)

— Tu f'rais bien de te magner ! On s'impatiente en haut lieu !

JEAN VALJEAN (calme)

— Voilà ! Bon, j'gagne pas des masses, mais j'ai un métier honnête maintenant. L'aut'jour, en rentrant du boulot, je tombe sur la vitrine du garage au bout d'la rue ! Y a toujours des vieux tromblons dans c'te boutique... mais là... y avait ma putain de caisse ! La Corvette 63 cerise et ivoire avec les jantes à rayons, les chromes et la capote en cuir ! J'suis resté comme deux ronds de flan à baver devant. Le patron, il est sorti de son burlingue avec les yeux en forme de tiroir-caisse. Si j'te disais que j'sais même pas combien il en voulait... en plus, j'm'en foutais du prix... de toute façon, j'avais pas un radis...

COMMISSAIRE JAVERT (brutal)

— Alors, t'as décidé d'faire un hold-up... histoire de financer ton rêve !

JEAN VALJEAN (rebelle)

— Mais pas du tout ! J'avoue que quand l'endaufé m'a parlé de banque... j'ai fait le rapprochement... c'est con... J'avais jamais pensé qu'on pouvait demander de l'argent à la banque...

COMMISSAIRE JAVERT (amusé)

— Sans cagoule et sans flingue... ça s'appelle un prêt !

JEAN VALJEAN (agacé)

— Ouais... je sais ! J'suis allé voir mon banquier avec mes fiches de paye et mon bon de commande... Tu m'croiras si tu veux... lui aussi, il rêvait de cette caisse... on a discuté bagnoles... V8... moteurs... À la fin, il a dit « Banco ». C'qu'est bien pour un banquier. En sortant de là, j'suis retourné au garage et j'ai fait tourner le moulin, histoire de m'faire un petit avant-goût... mais pas question d'aller faire un tour, une histoire d'assurance... C'était pas grave... Juste s'asseoir dans le baquet et écouter ronronner le berlingot... J'crois bien que j'ai chialé. L'endaufé m'a quand même demandé un chèque d'avance, histoire de bloquer la chignole. Il était en peuplier, mon fafiot, mais le mec a promis qu'il le garderait sous le coude jusqu'au déblocage du prêt.

COMMISSAIRE JAVERT (coupant)

— Abrège avec tes vapeurs de jeune fille ! On n'est pas là pour faire pleurer dans les chaumières !

JEAN VALJEAN (vexé)

— Vous êtes pas des sentimentaux dans la police ! Bref ! Le banquier avait parlé de quinze jours... J'ai attendu le seizième jour et je m'suis pointé au guichet... L'aut'pomme était dans son burlingue vitré en train de baver avec un costard-cravate... J'ai attendu un p'tit moment et puis, j'ai fini par causer au sous-fifre. Y m'a dit que c'était pas son rayon, qu'j'avais qu'à attendre. Je m'suis assis... Les deux bourgeois discutaient ferme et se fendaient la poire... Ça a duré un bail, même qu'à la fin j'en venais à regretter l'autre façon de rentrer dans une banque. Y a pas à dire, quand t'as un feu en pogne, t'es tout de suite mieux considéré. Enfin, l'autre pingouin a décanillé et le banquier m'a demandé c'que je voulais. « Ben, mon prêt ! », que j'lui ai dit. Alors, il m'a servi des salades sur mon passé et ma surface financière insuffisante... Si, si ! Il a dit vraiment ça ! J'lui ai demandé s'il croyait que la surface de mon 42 fillette irait bien sur la surface de sa gueule... Bref, on s'est un peu frité... Le sous-fifre l'a ramenée, j'y en ai collé une... La secrétaire voulait appeler les flics... Je me suis cassé avant qu'ça tourne en eau de boudin.

COMMISSAIRE JAVERT (cassant)

— Ça m'explique toujours pas ce que tu fiches ici, aujourd'hui !

JEAN VALJEAN (sinistre)

— Ben, c'est tout con ! L'endaufé du garage, il en a eu marre d'attendre... il a vendu la caisse à quelqu'un d'autre, mais il a encaissé mon chèque. J'lui ai pété trois dents et arraché une oreille, mais c'était trop tard ! Comme j'étais fleur, le banquier m'a envoyé une lettre salée et de fil en aiguille...

COMMISSAIRE JAVERT (ironique)

— De fil en aiguille, t'as décidé de renouer avec les vieilles traditions... Sauf que t'as même pas mis de cagoule, cette fois-ci !

JEAN VALJEAN (repentant)

— Bof ! C'était pas utile... j'suis connu dans ce boxon...

COMMISSAIRE JAVERT (professionnel)

— On fait quoi ? Tu t'rends ou j'envoie mes bonshommes noirs ?

JEAN VALJEAN (souriant)

— C'est si gentiment demandé ! Vous v'nez seul ? Y a une quille de roteux dans le burlingue du dirlo, on pourrait s'la liquider entre quat'z'yeux...

COMMISSAIRE JAVERT (amusé)

— T'es quand même barge ! Tu mets les pattes en l'air et tu pousses doucement la porte avec le pied... on va passer te prendre...

JEAN VALJEAN (trionphant)

— Eh ! Commissouille de mes deux caïres ! Sans rancune ! C'était sympa de te retrouver... À l'occase, passe me voir, tu connais mon adresse !

COMMISSAIRE JAVERT (au mégaphone)

— Autorité à tous ! Fin de l'opération ! On remballe !

C'était : « Hold-up »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

COMMISSAIRE JAVERT : Philippe Mitre

JEAN VALJEAN : Charles Ancé

DRÔLE DE RENCONTRE

26 mars 2015

Aujourd'hui, je fais une sorte de retour aux sources. Un dialogue entre un homme et une femme dans une gare déserte... oui, vous avez raison, je l'ai déjà fait. Mais, cette fois-ci... c'est différent ! Je suis fasciné par les gares à des heures où des voyageurs matinaux, voire très matinaux, attendent un train qui les mènera ailleurs, vers la lumière, vers d'autres horizons, vers une autre gare... Je suis fasciné par les trains qui ne savent faire qu'une chose : partir d'une gare pour rejoindre une autre gare. Curieux destin... en circuit fermé en quelque sorte.

Laissez-moi planter le décor ! Il fait nuit, il fait froid, le soleil tarde à se lever sur cette minuscule gare de la campagne lorraine. Deux voyageurs occupent la salle d'attente... un homme... une femme... deux destins pour une seule rencontre, une drôle de rencontre...



<http://www.nereiah.com/audio/drole-de-rencontre.htm>

LUI (intrusif)

— Bonjour ! Vous avez du feu ?

ELLE (sobre)

— Désolée ! Je ne fume pas !

LUI (galant)

— Vous avez raison ! C'est mauvais pour le teint !

[Pause]

— D'ailleurs, moi non plus je ne fume pas ! Je voulais juste amorcer la conversation...

ELLE (agacée)

— Et alors ? Vous avez trouvé ça dans *La Drague pour les nuls* ? C'est quoi, l'étape suivante ? Vous allez me demander si j'habite chez mes parents ?

LUI (contrit)

— Ne vous fâchez pas !

ELLE (tendue)

— Je ne me fâche pas ! C'est juste que j'ai passé l'âge de me faire aborder par des inconnus, vous ne trouvez pas ?

LUI (galant)

— Oh ! Les jolies femmes se font aborder à tout âge !

ELLE (radoucie)

— Vous êtes charmant et sûrement très gentil, mais ma vie est suffisamment remplie pour que je m'en contente.

LUI (bravache)

— Dommage ! Nous nous entendons si bien, déjà !

ELLE (outrée)

— Monsieur !

LUI (rigolard)

— Vous habitez chez vos parents ?

ELLE (agacée)

— Là... vous devenez lourd !

LUI (souriant)

— Une gare de province déserte à six heures du matin... faut bien s'occuper ! Chez le toubib, au moins, il y a des magazines... on y apprend la mort de Diana et le huitième divorce d'Élisabeth Taylor... Mais là... à part les horaires de TER et les pubs SNCF...

[Silence]

LUI (avenant)

— Ça m'étonnerait que vous habitiez chez vos parents puisque vous êtes mariée et que vous avez au moins un enfant...

ELLE (intriguée)

— Comment vous savez ça ?

LUI (trionphant)

— Ah, ah ! Touchée !

[Silence]

LUI (pragmatique)

— C'est tout simple ! Vous portez une alliance et vous avez un porte-clefs avec la photo d'un gamin, accroché à votre sac.

ELLE (admirative)

— Vous êtes très observateur ! C'est rare pour un homme.

LUI (sur la défensive)

— Vous croyez ?

ELLE (narquoise)

— Généralement, les seules choses que les hommes voient chez une femme ne sont ni son alliance, ni son porte-clefs...

LUI (égrillard)

— Rassurez-vous, je n'ai pas observé que ça !

ELLE (sobre)

— Oh ! Je n'en doute pas ! Hélas, les vêtements d'hiver ne sont guère propices aux pratiques habituelles...

LUI (pragmatique)

— Il nous reste toujours l'imagination et l'espoir d'en découvrir plus, un peu plus tard. Les trains sont bien chauffés, de nos jours...

ELLE (neutre)

— Vous allez où ?

LUI (amusé)

— Je serais presque tenté de vous répondre que ça dépend de vous.

ELLE (agacée)

— Très amusant ! Toujours tiré de votre livre de chevet ?

LUI (neutre)

— Et vous ?

ELLE (sans contrainte)

— Jusqu'à Nancy, dans un premier temps... en espérant être à l'heure pour le train de Paris.

LUI (intéressé)

— Vous ne ressemblez pas vraiment à une Parisienne.

ELLE (faussement déçue)

— Ne suis-je pas assez élégante... pas assez sophistiquée ?

LUI (souriant)

— Pas assez désagréable, surtout !

ELLE (détendue)

— Ah bon ! Vous trouvez les Parisiennes désagréables ! Pourtant, elles sont généralement belles, libres et prêtes pour l'aventure, à ce qu'on raconte.

LUI (cynique)

— Oh ! Si l'on doit croire tout ce qui se raconte... La Parisienne est un animal de compagnie... dont la compagnie se paye généralement très cher. Je préfère de très loin les provinciales. Elles sont parfois rudes, souvent prudes, toujours réservées, mais jamais sournoises... à quelques rares exceptions, sans doute.

ELLE (amusée)

— De bien bonnes filles, en somme, qu'un homme tel que vous saura, à coup sûr, circonvenir en quelques phrases éculées qui sauront éblouir la douce ingénue et lui faire perdre la tête. Il est tellement rare pour une provinciale de rencontrer un bel homme doué d'humour et de conversation. L'homme rural n'a ni l'un ni l'autre, c'est bien connu !

LUI (souriant)

— Quelle diatribe ! Vous pourriez à coup sûr faire illusion à Paris, très chère. Une langue bien pendue fait florès à la capitale. Vous devriez vous y installer. Vous y auriez de l’avenir.

ELLE (neutre)

— Vous ne m’avez pas répondu, tout à l’heure. Où allez-vous ?

LUI (neutre)

— À Paris !

ELLE (soupçonneuse)

— Vous allez à Paris ! Quel curieux hasard ! Combien peut-il y avoir d’habitants autour de cette gare perdue ? Cinq mille ? Six mille ?

[Pause]

Combien d’entre eux prennent le train à cette heure matinale ?

LUI (trionphant)

— Deux !

ELLE (sans changer de ton)

— Quelle est la probabilité que ces deux voyageurs suivent la même direction ?

LUI (innocent)

— Je peux vous montrer mon billet, si vous le désirez !

ELLE (rassurante)

— Non ! Je vous crois sur parole ! Je veux bien admettre que le hasard est parfois bien espiègle ou bien pervers...

LUI (dubitatif)

— Je ne vois pas où se situe la perversion dans ce cas. Deux voyageurs se rencontrent sur le quai d'une gare. Il fait froid, il fait nuit ! Ils font connaissance, échangent quelques mots sur un mode anodin et découvrent que leurs destins se rejoignent pour quelques heures de plus. Quoi de plus innocent que cette situation ?

ELLE (narquoise)

— Et quoi de plus sournois que votre abordage fallacieux ?

LUI (attristé)

— Quoi ! Vous m'en voulez encore de mon innocent subterfuge pour vous aborder ? La prochaine fois, j'en resterai aux banalités météorologiques.

[Silence]

LUI (souriant)

— Il ne fait pas très chaud pour la saison, vous ne trouvez pas ? Pourtant, il commence à y avoir des bourgeons sur les arbres... C'est ce petit vent du nord qui gâche tout... Est-ce assez conforme... assez conformiste... comme... abordage ?

[Silence]

ELLE (souriante)

— Excusez-moi si je vous ai froissé ! Convenez quand même que...

LUI (apaisant)

— Oh ! Je conviens, je conviens ! Je ne vais pas m'aliéner ma seule interlocutrice pour les heures qui viennent pour une susceptibilité mal placée. Là ! Je suis bon prince et vous déclare la plus acceptable et la moins désagréable de toutes les Parisiennes... fussent-elles provinciales.

ELLE (amusée)

— Merci pour cet éloge qui me va droit au cœur ! Je ne suis pas parisienne, rassurez-vous, je m'y rends seulement par nécessité. De passage, en quelque sorte. J'habite la banlieue. Depuis ma fenêtre, je vois des champs. Il m'arrive même d'apercevoir des vaches. Je suis un pur produit de notre campagne lorraine, même. Je suis née tout près d'ici, dans un petit village. Vous connaissez la région ?

LUI (contrit)

— Non, pas vraiment... Moi aussi, je suis de passage ! Un vrai citadin ! Si je ne sens pas l'odeur des gaz d'échappement, il me manque quelque chose.

ELLE (intéressée)

— Parisien, donc ?

LUI (avec emphase)

— Non ! Rien d'aussi grave ! Nancéien !

ELLE (amusée)

— Donc, presque aussi provinciale que moi, finalement !

[Silence]

ELLE (curieuse)

— Et sans indiscrétion... vous faites quoi, dans la vie ?

LUI (ironique)

— Quand une phrase commence par « sans indiscrétion... », c'est qu'elle se veut indiscrète, justement. Curiosité de la langue française... et curiosité tout court... Je suis major...

ELLE (neutre)

— C'est un grade, ça ! Dans quelle arme ?

[Silence]

LUI (*mezzo voce*)

— Dans la gendarmerie !

ELLE (sinistre)

— Ah !

LUI (neutre)

— Je vous demande pardon ?

ELLE (rassérénée)

— Rien ! Une intuition soudaine !

LUI (étonné)

— À quel propos ! Au sujet de ma profession ?

ELLE (prudente)

— Oui, peut-être !

LUI (souriant)

— Auriez-vous quelque chose à vous reprocher ?

ELLE (mi-figue mi-raisin)

— Mon vieux père disait toujours : « On risque toujours moins avec un criminel qu'avec un flic ». Faut dire qu'il était un peu anar et beaucoup contestataire. Alors, forcément, il avait des rapports tendus avec vos collègues.

LUI (intéressé)

— Et vous ? Qu'est-ce que vous pensez de mes collègues ?

ELLE (prudente)

— Vieil atavisme ! Je me méfie !

LUI (souriant)

— Vous semblerais-je menaçant ?

ELLE (tendue)

— On ne sait jamais ! Les erreurs judiciaires... ça existe !

LUI (pragmatique)

— Bof ! Je ne vous dirai pas le contraire... mais il faut reconnaître que dans la plupart des cas, il y avait des prémices de culpabilité... Comme on dit : il n'y a pas de fumée sans feu !

ELLE (cynique)

— On dit aussi que les apparences sont parfois trompeuses !

LUI (neutre)

— Si nous changions de sujet ! Vous aimez le cinéma ?

ELLE (amusée)

— Oui ! Mais pas les polars !

LUI (souriant)

— Il y en a pourtant d'excellent ! Tenez ! Hitchcock ! J'adore Hitchcock ! *Le Crime était presque parfait, Soupçons, L'Homme qui en savait trop...*

ELLE (mollement)

— Tous des vieux trucs, ça !

LUI (ignorant l'interruption)

— *Pas de printemps pour Marnie, La Mort aux trousses...* Il y en a même un qui se passe dans un train...

ELLE (neutre)

— Ah oui ?

LUI (pénétré)

— *L'Inconnu du Nord-Express...* L'histoire de deux voyageurs qui ne se connaissent pas et qui décident que chacun tuera la femme de l'autre... dans deux villes très éloignées où ils iront pour affaires... L'alibi parfait... le crime parfait...

ELLE (sans conviction)

— Et alors, ils réussissent ?

LUI (professionnel)

— Non, bien sûr ! Le crime parfait n'existe pas ! Il y a toujours le facteur humain... le remords... la crainte de Dieu... ou de la

police, ce qui revient au même !

ELLE (souriante)

— Ah bon ! Dieu fait partie de la police !

LUI (inspiré)

— Non, mais il se trouve souvent à ses côtés, heureusement ! Dieu et le hasard... les deux auxiliaires des forces de l'ordre !

ELLE (vague)

— *Le Crime de l'Orient-Express*, c'est ça ?

LUI (ferme)

— Non ! *L'Inconnu du Nord-Express* !

ELLE (neutre)

— Non ! Vraiment, ce film ne me dit rien ! Sans compter que l'argument n'est pas réaliste... Comment deux personnes qui ne se connaissent pas pourraient s'entendre pour commettre un meurtre ? Y a que dans les films qu'on voit ça ! Dans la vraie vie...

LUI (professionnel)

— Oh ! Vous ne soupçonnez même pas ce qui se passe parfois dans la vie réelle...

ELLE (souriante)

— Je ne doute pas que vous viviez des choses surprenantes...

LUI (inspiré)

— Tenez, par exemple... avant-hier, mes collègues de Meaux ont appréhendé une femme qui tentait d'égorger un homme qu'elle ne connaissait même pas. Et pourtant, elle avait trouvé la clef de secours de la maison, dissimulée dans un bac à fleurs. Elle savait où dormait le mari qui, en l'absence de son épouse, préférait le divan de son bureau, au fond du garage. L'intruse connaissait même le nom du chien et ses friandises préférées, auxquelles il ne résistait pas. Un peu comme si un familier des lieux l'avait renseignée.

ELLE (surprise)

— Mon Dieu ! Quelle histoire ! L'homme s'en est tiré ?

LUI (professionnel)

— Il est grièvement blessé, mais ses jours ne sont pas en danger. Heureusement, la meurtrière a brisé son couteau sur le montant du lit et la victime a réussi à l'assommer et a prévenu la police. Par contre, un homme de quarante ans a été agressé hier à Mirecourt... pas très loin d'ici... Là non plus, pas de trace d'effraction... Malgré l'heure tardive, la victime n'était pas dans son lit... il lisait dans le salon, tranquillement...

ELLE (intéressée)

— Et lui aussi a survécu ?

LUI (professionnel)

— Malheureusement non ! Une balle de 6,35 tirée à bout portant dans la nuque. L'assassin a utilisé un coussin pour amortir le bruit. Discret et efficace ! Rien à dire !

ELLE (attristée)

— Pauvre homme !

LUI (amusé)

— Et c'est là que vous allez rire... Devinez qui est ce pauvre homme !

[Long silence]

LUI (trionphant)

— Le mari de la suspecte de Meaux ! Fameux hasard, vous ne trouvez pas ?

[Long silence]

LUI (enthousiaste)

— Et devinez qui est l'épouse de la victime de Meaux ?

ELLE (pragmatique)

— Ah ! Nous y voilà ! Depuis le début, je sentais bien qu'il y avait un loup... intuition féminine, en quelque sorte...

LUI (professionnel)

— Loin de moi l'idée de vous piéger. On gagne beaucoup de temps, parfois, en devisant... au préalable...

ELLE (agacée)

— Quand même ! Je trouve ce procédé quelque peu sournois, vous ne trouvez pas ?

LUI (sarcastique)

— Flinguer un homme sans défense par-derrrière pendant qu'il regarde la télé... Ça, c'est sournois !

ELLE (plaintive)

— Vous ne savez rien de cet homme !

LUI (cassant)

— D'après ce que je sais, vous n'en savez guère plus que moi. En fait, vous ne savez que ce que l'autre suspecte a bien voulu vous dire.

ELLE (soumise)

— Ce fut une longue conversation, croyez-moi.

LUI (désabusé)

— Suffisamment longue pour que deux braves mères de famille sans histoire décident de devenir des meurtrières. Comme quoi, parfois, d'innocents bavardages peuvent s'avérer dangereux.

[Bruit d'armement]

ELLE (agressive)

— À genoux !

LUI (professionnel)

— Ah ! Voilà donc l'arme du crime ! Un Browning 6,35 Baby !
Belle pièce de collection !

ELLE (agacée)

— Je vous ai dit de vous agenouiller !

LUI (pragmatique)

— À cette distance, je ne suis pas sûr de risquer grand-chose. Ces
pistolets de dame... au-delà de deux mètres...

ELLE (narquoise)

— Vous voulez tenter votre chance ? Je n'ai plus rien à perdre,
maintenant ! Je compte jusqu'à trois...

LUI (calme)

— Si vous aviez vraiment l'intention de tirer, ce serait déjà fait.
Les vrais assassins comptent rarement jusqu'à trois. Ils tirent
d'abord et discutent ensuite.

ELLE (élevant le ton)

— À genoux !

LUI (doucement)

— Posez ce pistolet ! N'aggravez pas votre cas ! Si vous tirez, même si vous me ratez, ce sera tentative de meurtre sur un représentant de l'ordre, ajouté à vos précédents exploits... Meurtre et association en vue de commettre un homicide... Vous en avez déjà pour quinze ou vingt ans... Si vous tirez, c'est perpète... sans circonstances atténuantes et sans remise de peine...

ELLE (frissonnante)

— À genoux, j'ai dit ! À genoux !

LUI (doucereux)

— Tueur de flic... pour la révision et la conditionnelle, c'est pas très bien vu. Le gamin du porte-clefs... vous ne verrez même pas grandir ses gosses... Laissez tomber votre jouet. Il y a des flics tout autour de la gare... C'est fichu pour vous !

[Silence, puis chute d'un objet métallique]

LUI (pragmatique)

— Vous avez fait le bon choix ! Vous allez voir... je ne suis pas rancunier... je vais vous offrir des bracelets... Tendez lentement vos poignets !

C'était : « Drôle de rencontre »

Une pièce radiophonique de Rémy de Bores

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LUI : Francis Gérardin

ELLE : Ariane Perdigal

LA MAISON McDIGGER

23 avril 2015

Pour une fois, j'abandonne le polar au profit du fantastique, du merveilleux, du mystérieux... « Amazing », qu'ils disent aux States et chez Mamie Elizabeth. On va faire so british et même so scottish, puisque c'est au pays des Mac qu'on trouve les plus beaux spécimens et les maisons qui vont de pair.

Partons donc en bonne compagnie au pays des revenants en espérant que nous en reviendrons. J'aurais voulu appeler cette pièce « SOS fantômes » ou « La maison des esprits » ou « Hantise »... mais tout ça était déjà pris, alors j'ai consulté mon Harrap's, et j'ai trouvé Digger, « La maison McDigger », du nom de ce brave homme qui extermina toute sa famille au siècle avant-dernier. Nous sommes au sud de l'Écosse avec pour tout éclairage l'obscur clarté qui tombe des étoiles... temps calme... Intérieur nuit... Moteur ! Action !



<http://www.nereiah.com/audio/la-maison-mcdigger.htm>

ELLE (inquiète et agacée)

— Ouh ! Ouh ! T'es où ?

[Bruit sourd]

— Aïe ! C'est quoi, ce truc ?

[Bruit sourd]

— Aïe ! On est obligé d'être dans le noir ? T'es où ?

LUI (net)

— Je suis ici ! Arrête de faire du bruit, comme ça !

ELLE (sarcastique)

— T'es marrant, toi ! On voit que dalle là-dedans et y a plein de trucs partout !

[Bruit sourd]

— Aïe ! C'est pas possible ! C'est la dernière fois que je te suis dans tes délires. T'es où ?

LUI (neutre)

— Ici ! Au fond ! Longe le mur gauche ! Y a presque pas de meubles !

[Bruit sourd et bruit de verre]

LUI (agacé)

— Eh, casse rien ! J'ai promis au proprio de rien esquinter.

ELLE (outrée)

— Ouais ! Ben, le proprio, il a qu'à mettre l'électricité ! J'te jure...
Quelle équipée ! Et moi, pauvre idiotte... T'aurais pu prendre au moins une torche.

[Silence]

LUI (discret)

— J'en ai une...

ELLE (outrée)

— Ben, qu'est-ce que t'attends pour l'allumer ? Je suis sûre que j'ai des bleus plein les cuisses !

LUI (professionnel)

— Impossible ! J'ai calibré tous les détecteurs. Si j'allume maintenant, il faudra tout recommencer.

ELLE (agacée)

— Et si je me casse la binette ?

LUI (pragmatique)

— Je suis persuadé que tu vas y arriver !

ELLE (geignarde)

— T'aurais pu m'attendre avant d'éteindre !

LUI (amer)

— Si t'avais pas fait ta chochette...

ELLE (outrée)

— Ma chochette ?! Ben, t'es gonflé, toi ! T'as fait trois fois le tour du pâté de maisons et t'as attendu plus d'une heure avant d'entrer !

LUI (pas net)

— Oui, ben... c'est comme ça... c'est une technique de chasseur de fantômes... Il faut s'imprégner des lieux avant de s'installer... Tu peux pas comprendre... c'est un peu comme un rituel... On ne débarque pas dans une maison hantée comme dans n'importe quel endroit. C'est une question de respect !

ELLE (rigolarde)

— Ouais ! Cause toujours, beau merle ! Chasseur de fantômes, tu parles ! Au premier bruit bizarre, on verra bien qui chassera l'autre...

[Choc sourd]

ELLE (colère)

— Aïe ! Je m'suis cogné le genou ! Qu'est-ce que j'en ai marre !

LUI (mi-figue mi-raisin)

— Tu peux retourner à l'hôtel, si tu veux ! Je ne t'ai pas obligée à me suivre !

ELLE (soupçonneuse)

— Ouais, ouais ! Comme ça, tu pourras appeler ta rouquine pour t'aider...

LUI (neutre)

— De quoi tu parles ?

ELLE (remontée)

— Fais pas le malin ! Tu sais très bien de qui je parle !

LUI (innocent)

— Ah oui, Camille ! D'abord, elle n'est pas rousse, mais châtain...

ELLE (triomphante)

— Tu as vérifié ! Je me disais bien que tu la collais de très près !

LUI (évasif)

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher ! C'est juste une collègue ! Une historienne, spécialiste du XIX^e... Je me documentais, c'est tout...

ELLE (grinçante)

— Tu te documentais sur la taille de ses bonnets, surtout !

LUI (débordé)

— Mais pas du tout, enfin ! Qu'est-ce que tu vas chercher ? De toute façon, elle est en Irlande, du côté de Newry, en ce moment !

ELLE (maussade)

— Justement ! L'Irlande du Nord, c'est pile en face d'ici ! Je suis sûre qu'il y a même des ferries à toute heure !

LUI (dégoûté)

— Ah là là ! La jalousie ! Quelle plaie !

[Choc sourd]

LUI (conciliant)

— Ça va ? Tu y arrives ?

ELLE (neutre)

— Oui, je crois ! J'ai trouvé un siège ! C'est un peu trop haut pour une chaise, mais ça a l'air solide au moins.

LUI (inquiet)

— Euh ! Y avait rien sur ton siège ?

ELLE (évasive)

— Non ! Je pense pas ! Enfin... j'ai rien senti !

LUI (rassuré)

— Bon ! Tant mieux !

ELLE (dubitative)

— Pourquoi il y a pas de lumière dans la rue ? Ça permettrait au moins de voir un petit peu.

LUI (neutre)

— D'après les gens du coin, les ampoules grillent au fur et à mesure qu'elles sont changées. Alors, les autorités communales ont décidé de ne plus les remplacer, c'est aussi bête que ça... Perso, je pense plutôt que ce sont des gamins qui les cassent. Faut croire qu'ils veulent entretenir le mystère...

ELLE (grinçante)

— Ça n'existe plus, la fessée, en Écosse ?

LUI (pragmatique)

— Faut croire que non ! Et puis, c'est pas un patelin qui attire beaucoup les touristes... Alors, tous ces chasseurs de fantômes qui viennent par ici... C'est toujours ça de gagné. S'ils installaient des projecteurs tout autour, ce serait moins glamour, tu crois pas ?

ELLE (neutre)

— Ouais ! T'as peut-être raison ! N'empêche qu'une petite lueur serait la bienvenue.

LUI (pratique)

— Avec le temps, tes yeux vont s'habituer.

ELLE (évasive)

— Bien sûr ! Et puis, après, je vais me mettre à miauler...
Miaaaouuu !

LUI (amusé)

— Miaule pas trop fort ! Essaie plutôt de ronronner ! C'est plus rassurant pour les esprits.

ELLE (curieuse)

— Au fait, tu m'as pas dit... on est où, là ?

LUI (didactique)

— Nous sommes dans la maison de Mister McDigger, fossoyeur de son état jusqu'en 1849...

ELLE (attentive)

— C'est lui, le fantôme ?

LUI (démonstratif)

— Ouais ! C'en est un !

ELLE (impatiente)

— Raconte !

LUI (grandiloquent)

— Je vais donc te narrer...

ELLE (hilare)

— Oh oui ! Narre-moi, narre-moi ! J'adore quand tu narres !

LUI (agacé)

— T'as fini, oui ?

ELLE (neutre)

— Motus et bouche cousue ! Vas-y ! Narre !

LUI (didactique)

— Donc, Mister McDigger vivait avec sa femme, ses trois fils et ses deux filles dans cette maison qu'il avait bâtie de ses propres mains...

ELLE (admirative)

— Mazette !

LUI (sur sa lancée)

— C'était le meilleur et le plus consciencieux de tous les fossoyeurs de la région. On venait de très loin pour solliciter son savoir et sa dextérité. Il avait une règle à laquelle jamais il ne dérogeait...

ELLE (faussement naïve)

— Qu'est-ce que tu narres bien !

LUI (agacé)

— Bref ! Il creusait des tombes rigoureusement identiques : sept pieds de long, trois pieds de large et six de profondeur. Jamais un pouce de plus ou de moins. Sauf pour les enfants où la longueur était de cinq pieds et la largeur de deux pieds six pouces.

ELLE (admirative)

— Un véritable artiste ! Le Mozart de la sépulture, en quelque sorte !

LUI (conciliant)

— Oui ! On peut dire ça ! En trente ans de carrière, nul reproche, nul incident...

ELLE (impatiente)

— Et alors ! Que s'est-il passé ?

LUI (didactique)

— En 1848, au sommet de sa gloire de fossoyeur, il a eu un accident. Pendant qu'il creusait une nouvelle fosse, la dalle d'une tombe voisine a glissé et lui a écrasé le pied. Rien de grave, sur le moment... une attelle de fortune... un pansement bien serré... trois jours au repos... et hop, revoilà notre fossoyeur à l'ouvrage... et de l'ouvrage, il y en avait !

ELLE (volubile)

— Un héros ! Le chevalier blanc du pic et de la pelle !

LUI (chuchotant)

— Méfie-toi ! Il nous écoute peut-être et il a toujours ses outils...

ELLE (haut)

— Allez ! Continue ton histoire !

LUI (narratif)

— Hélas, la plaie ne cicatrisait pas... l'humidité, la boue... le climat... Bref, au bout de six ou sept mois, le pied devint noir, puis vert... La gangrène s'était mise et il fallut l'amputer en dessous du genou. Le charpentier du village lui façonna une jambe de bois et une béquille, mais pour ce qui était de creuser des trous bien réguliers avec une seule jambe et un seul bras... La cause était entendue ! Le fossoyeur confia ses outils à son fils aîné.

ELLE (rêveuse)

— La vie était déjà écrite ! « *McDigger and Son* » ! Fossoyeur de père en fils... Quelle destinée !

LUI (tendu)

— Oui ! Mais enfin, faut bien manger ! Bref, le fiston prit le pic et la pelle et assumait les commandes. Hélas, le gamin n'était pas très doué pour la géométrie, ni pour la pratique de la règle et du compas. Les fosses étaient irrégulières, pas toujours assez profondes ou assez longues ou assez larges. Les clients mécontents venaient dire ce qu'ils avaient sur le cœur au patriarche et refusaient de payer les factures.

ELLE (intéressée)

— Aïe ! La tuile !

LUI (conteur)

— McDigger essaya bien de se remettre au travail, mais, malgré toute sa bonne volonté, c'était mission impossible. Pendant un temps, il dirigea son fils, vérifiant les mesures, le coup de pic, l'inclinaison de la pelle... mais il fallut se rendre à l'évidence : le gamin n'était pas fait pour être fossoyeur.

ELLE (pratique)

— Il avait trois fils, non ?

LUI (didactique)

— Oui ! Mais, le cadet n'avait que neuf ans et le benjamin quatre ans... Même au XIX^e siècle, c'était délicat de demander à des gamins de cet âge-là de creuser des tombes.

ELLE (nette)

— Certes ! Quoique... au Bangladesh...

LUI (agacé)

— Peut-être ! Mais dans l'Angleterre victorienne, il y a des choses qui ne se faisaient pas.

ELLE (amusée)

— Faire travailler les petits Indiens, les petits Africains, les petits Asiatiques, mais pas les petits Anglais... surtout pas les petits Anglais...

LUI (désarmé)

— Oui... ben c'est comme ça ! L'Empire, c'est l'Empire... le Royaume-Uni, c'est le Royaume-Uni !

ELLE (impatiente)

— Et alors ? Comment il est devenu fantôme, ce pauvre fossoyeur ?

LUI (brusque)

— Ça t'arrive de lire les documents préparatoires ?

ELLE (frivole)

— Oh ! Moi, tes histoires... je veux bien les vivre, mais toute la cuisine autour...

LUI (net)

— Je vois ! La prochaine fois, je ne me casserai pas la tête à t'écrire un résumé...

ELLE (charmeuse)

— Oh si ! J'adore quand tu m'écris ! Autant que quand tu me narres !

LUI (passant outre)

— Les créanciers commencèrent à tourner autour de la maison, estimant ce qui était récupérable, jaugeant les meubles, les frusques et les animaux de basse-cour. Puis, un jour, le juge de paix arriva avec sa table, son siège, ses bougies et un grand panneau annonçant la vente à l'encan.

ELLE (faussement admirative)

— Qu'est-ce que tu causes bien !

LUI (imperturbable)

— Tout fut cédé à vil prix : meubles, vêtements, maison, animaux. Il en résulta à peine de quoi satisfaire l'appétit des créanciers les plus féroces.

ELLE (contrite)

— Pauvres gens !

LUI (narratif)

— Le temps était épouvantable, un orage inondait les environs et un vent féroce arrachait les arbres. Le fossoyeur demanda comme une faveur de rester une dernière nuit à l'abri dans sa maison. Le juge accepta cette dernière requête au grand dam des créanciers qui entendaient se repaître des dépouilles sans plus attendre.

ELLE (haletante)

— Quel suspens !

LUI (didactique)

— Le fossoyeur, sa femme, ses fils et ses filles restèrent seuls dans le fracas de l'orage et le souffle du vent. Peut-être est-ce le vacarme ou le remords ou la honte qui poussèrent le fossoyeur à saisir son pic pour assassiner sa famille. Il tua d'abord sa femme. Son aîné tenta de le désarmer, mais il n'était pas assez fort ou pas assez déterminé pour arrêter le massacre. L'homme tua donc fils et filles, à l'exception du benjamin qui s'était faufilé dans le cellier. Le père le chercha toute la nuit à grands cris, puis, au petit matin, il se pendit au crochet de l'âtre, là où naguère séchaient les jambons. C'est là que les créanciers, soucieux de récupérer leur bien, le retrouvèrent. Il tenait encore son pic bien serré dans ses mains jointes.

ELLE (inquiète)

— Et le gamin ? Non ! Laisse-moi deviner ! Avec tout le remueménage, les hommes de loi, les gendarmes, les créanciers réclamant leur bien à cor et à cri... personne n'a vraiment songé à compter les victimes. C'est ça ?

LUI (un peu gêné)

— Ben ouais ! C'est probablement ça !

ELLE (outrée)

— Mais c'est épouvantable ! Les siècles changent... mais pas les bonshommes !

LUI (contrit)

— Finalement, une voisine venue pour la toilette mortuaire s'inquiéta de l'absence du dernier-né. Le petit malin s'était glissé dans la huche à bois, sous les fagots et avait rabattu le couvercle. Hélas, une fois le calme revenu, il fut incapable de soulever la lourde pièce de bois. Il était mort étouffé...

ELLE (touchée)

— Pauvre gosse !

LUI (neutre)

— Et voici toute l'histoire de McDigger, fossoyeur de son état et assassin par malheur.

ELLE (trionphante)

— C'est donc lui, le fantôme !

LUI (didactique)

— L'un des fantômes !

ELLE (soucieuse)

— Qui est l'autre ?

LUI (dans un souffle)

— Ben... le gamin ! Il y a deux fantômes, ici. Le père cherchant l'enfant pour achever son ouvrage et le gamin tambourinant le couvercle du coffre pour retrouver l'air libre.

ELLE (lumineuse)

— Et donc, tant que le père n'aura pas trucidé le fils, il est condamné à errer dans cette maison. Et tant que le gosse... Mon Dieu ! C'est horrible, ton histoire...

LUI (pragmatique)

— Eh oui ! Si le fils se libère, le père le tue...

ELLE (curieuse)

— Qui a acheté le coffre à bois ?

LUI (souriant)

— Personne n'en a voulu ! Il est toujours à sa place.

ELLE (chuchotant)

— Il est où ?

[Coups frappés]

LUI (ironique)

— Je crois bien que tu es assise dessus ! C'est pas encore cette nuit que le père va retrouver son fils !

[ELLE crie]

C'était : « La maison McDigger »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

ELLE : Katy Loby

LUI : Charles Ancé

PETITS ARRANGEMENTS ENTRE GENS SÉRIEUX

28 mai 2015

Retour aux fondamentaux ! On a tort de penser que le crime n'est le fait que des gens de basse extraction aux mœurs dissolues et aux accointances douteuses.

Il y a des brebis galeuses dans toutes les bergeries, même les plus propres et les mieux tenues. Parfois même, ces sinistres ovines parviennent à contaminer le troupeau tout entier par leurs abominables machinations.

Quant aux forces de l'ordre... il y a parfois quelques dérives dommageables.

Mais, fort heureusement, comme disait un célèbre ministre de l'Intérieur qui ne s'encombrait ni de diplomatie, ni de fioritures : « Force reste à la loi ! » Enfin... le plus souvent...



<http://www.nereiah.com/audio/petits-arrangements.htm>

LA BONNE (timide)

— Madame... un monsieur de la police souhaite vous parler !

LA DAME (cassante)

— Eh bien, Annette, ne le faites pas attendre, voyons !

LA BONNE (larmoyante)

— Bien, Madame !

LE FLIC (courtois)

— Bonjour Madame.

LA BONNE (surprise)

— Ben ! Vous êtes déjà là, vous ?

LA DAME (suppliante, puis cordiale)

— Dieu ! Que cette fille peut être stupide ! Entrez, Inspecteur, entrez !

LE FLIC

— Lieutenant ! Inspecteur, c'était avant... ça existe plus !
Maintenant, c'est Lieutenant !

LA DAME (contrite, puis dithyrambique)

— Fort bien, Lieutenant... Excusez ma méprise ! Mais voyez-vous, dans mon milieu, on ne fréquente guère les forces de l'ordre... à part le préfet de police et le ministre, bien entendu... et peut-être quelques haut gradés de la gendarmerie lorsque nous recevons en notre château de Sologne, bien sûr... tous gens fort délicieux... fort délicieux...

[Pause]

Mais je bavarde, je bavarde... et je ne sais toujours pas ce qui me vaut l'honneur de votre visite...

LE FLIC (doucement)

— Ben, c'est rapport au meurtre...

LA DAME (ulcérée)

— Mais parlez plus fort, jeune homme !

LE FLIC (à peine plus haut)

— C'est rapport au meurtre !

LA DAME (outrée)

— Diantre ! De quoi parlez-vous donc ?

LE FLIC (gêné)

— Ben, vous savez bien... hier... dans votre... champ... derrière...

LA DAME (étonnée)

— Quel champ ? Où diable avez-vous vu un champ ?

LE FLIC (bafouillant)

— Ben euh ! Le jardin, quoi... l'herbe, quoi... le derrière du château, quoi...

LA DAME (agacée)

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ! Ne vous apprend-on point à vous exprimer dans la police ?

LE FLIC (perdu)

— Le... zut... quoi... derrière le château, quoi ! Là où c'qu'y a les statues et des arbres en boules et tous ces trucs, quoi !

LA DAME (rassurée)

— Oui ! Bien sûr ! Vous voulez évoquer le parc à la française ! Oui ! Un très joli parc, n'est-il pas ? Savez-vous que les jardiniers se sont inspirés des plans de Le Nôtre... comme à Versailles.

LE FLIC (décontenancé)

— Oui ! D'accord ! Ben, au milieu de la pelouse... c'est là qu'on a trouvé le cadavre, quoi...

LA DAME (dégoûtée)

— Dieu du ciel ! Mais quelle horreur ! C'était donc ça, tout ce remue-ménage qui a troublé ma lecture ! Savez-vous, Monsieur, comme il est difficile de trouver la quiétude de nos jours ! Même ici ! Il y a toujours quelque incongruité... un avion, une auto, un chien... que sais-je encore...

LE FLIC (timide)

— Oui, mais...

LA DAME (sans se troubler)

— Hier... j'étais dans Proust... *Du Côté de chez Swan*... Avez-vous lu Proust ? C'est fascinant ! Une telle langue ! Un tel talent ! Un tel pouvoir évocateur... Rien n'égalerait jamais Proust ou Mallarmé... Vous ne croyez pas ?

LE FLIC (égaré)

— Euh oui ! Non... je ne sais pas... je ne connais pas ce... prout... je sais pas de quoi vous causez... Et puis, j'suis pas là pour ça !

LA DAME (hautaine)

— Bien ! Je vois ! Vous n'êtes point un intellectuel ! Mais j'aime les hommes d'action ! Pugnaces... décidés... toujours sur la

brèche... Mon aïeul Gontran était ainsi ! Sans cesse à cheval... aboyant sur ses chiens... hurlant sur ses valets... le fouet prompt et l'invective à la bouche... C'est ainsi que vivent les hommes d'action...

LE FLIC (agacé)

— Là ! Vous commencez à me les briser...

LA DAME (narquoise)

— Hum ! Quel langage imagé ! Et que vous brisé-je donc...

LE FLIC (dans un souffle)

— Mes...

LA DAME (dans un petit rire)

— C'est donc que vous en avez !

[Silence]

LE FLIC (rasséréné)

— Et si on parlait du cadavre dans votre parc à la Versailles, là...

LA DAME (didactique)

— À la française, Lieutenant... à la française !

LE FLIC (ignorant l'argument)

— Vous le connaissiez ?

LA DAME (neutre)

— Qui donc ?

LE FLIC (décontenancé)

— Ben ! L'homme du jardin !

LA DAME (évasive)

— Ah ! Celui-là ! Je n'en sais rien ! Je ne l'ai pas vu.

LE FLIC (limite)

— Vous vous fichez de moi ? Les uniformes vous ont montré des photos...

LA DAME (cassante)

— Oui ! Mais je n'ai pas regardé ! Même quand je chasse, je ne regarde jamais les animaux morts. C'est dégoûtant ! Le sang... l'odeur... l'aspect... Brrr ! Père a voulu me contraindre un jour... j'ai vomi sur ses bottes ! Il m'en a fort voulu, sur le moment... il s'agissait de bottes neuves, vous comprenez...

LE FLIC (coléreux)

— J'comprends surtout qu'vous vous foutez d'ma tronche, ouais !

LA DAME (outrée)

— Oh ! Monsieur ! Un tel langage dans cette demeure ! C'est inadmissible ! Je vais en référer à vos supérieurs... au préfet... au ministre s'il le faut...

LE FLIC (nullement impressionné)

— Bon, c'est fini, ces mômeries ? Il faudrait pas croire, ma p'tite dame, que vos relations vont vous sauver les miches. C'est quand même chez vous qu'il est clamsé, le mec... Alors, va falloir y mettre du vôtre... sinon...

LA DAME (cassante)

— Sinon... quoi ?

LE FLIC (neutre)

— Sinon, j'vous passe les bracelets, j'vous embarque et on va au commissariat... Voilà ce qui va se passer... Parce que moi, faut pas me chier dans les bottes...

LA DAME (narquoise)

— Qui ne sont pas neuves... celles-ci... D'ailleurs... sont-ce vraiment des bottes ? Pas très seyantes non plus... Ce qui me conforte dans l'idée que les policiers ne sont pas très payés... Pensez-vous, jeune homme, qu'un salaire décent vous aiderait à arborer une tenue décente ?

LE FLIC (vexé)

— C'est quoi, ce cirque ? Vous me proposez du pognon, là ? C'est ça ?

LA DAME (dans un souffle)

— De l'argent, de l'aide, des services... mon entregent...

LE FLIC (paniqué)

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle m'cause de son entrejambe, elle ?

LA DAME (dans un rire)

— Mais non ! Il y a méprise, je disais « entregent », la propension à se faire des amis utiles... pas... euh...

[Pause]

Quoique... si c'est cela qui vous intéresse... Vous savez, Lieutenant... depuis mon veuvage...

LE FLIC (stupéfait)

— Oh la vache ! J'ai pas vu venir, celle-là !

LA DAME (rassurante)

— Rassurez-vous, Lieutenant, ce n'est point une obligation. Je ne vous en voudrai nullement si vous déclinez l'invite. Un beau garçon comme vous, je conçois fort bien que vous ayez suffisamment l'occasion de briller auprès des dames, sans être obligé de mêler travail et plaisir.

LE FLIC (débordé)

— Vous pouvez arrêter de parler sans arrêt ? Vous m’soulez grave, là !

LA DAME (catégorique)

— À votre aise, Lieutenant, je me tais !

[Long silence]

LE FLIC (professionnel)

— Revenons-en au cadavre ! C’est qui ?

LA DAME (bouche fermée)

— Mummh Mummh !

LE FLIC (surpris)

— Qu’est-ce que vous dites ?

LA DAME (souriante)

— Ben rien ! Je me tais ! Vous m’avez dit de me taire, alors, je me tais !

LE FLIC (agacé)

— Non mais, elle est pas vraie, cette bonne femme !

LA DAME (didactique)

— Mais il ne faut pas changer les règles sans arrêt, Lieutenant, sinon nous allons droit vers l'incompréhension mutuelle. Choisissez : souhaitez-vous que je parle ou que je m'abstienne ?

LE FLIC (au bord de la crise de nerfs)

— Si vous voulez jouer au con avec moi, vous gagnerez pas, je vous le dis !

LA DAME (amusée)

— Concept quelque peu trivial, mais ô combien vraisemblable ! Je m'avoue vaincue d'avance, je n'ai pas votre niveau !

[Silence]

LA DAME (bon enfant)

— Allez, Lieutenant ! Cessez de bouder et montrez-moi ces horribles photos !

LE FLIC (à peine radouci)

— Et cette fois... matez-les bien !

LA DAME (rigolarde)

— Je les... *mate*, Lieutenant, je les... *mate*... et ce visage ne me dit rien, Lieutenant...

LE FLIC (déçu)

— Z'êtes sûre ?

LA DAME (catégorique)

— Sûre, Lieutenant, tout à fait sûre ! Et je suis très physionomiste.

LE FLIC (insistant)

— Pas même une vague connaissance, un type que vous auriez vu dans le coin ?

LA DAME (agacée)

— Non, vous dis-je ! Je ne connais point cet homme ! Sur quel ton faut-il vous le déclamer ! Je ne connais point cet homme !

LE FLIC (professionnel)

— Et pourtant, il est mort sur votre pelouse !

LA DAME (crispée)

— Soit ! Il n'est point écrit pour autant que je dusse le connaître.

LE FLIC (interloqué)

— C'est quoi ? Elle cherche à m'embrouiller avec les mots, là ?

LA DAME (conciliante)

— Excusez-moi, Lieutenant ! Je ne cherchais nullement à vous froisser, ni à vous abaisser en quoi que ce fût.

LE FLIC (pragmatique)

— Attention, M'dame ! J'ai p't'être pas l'éducation des études... mais j'ai l'autorité... et ça... ça se discute pas ! Faudrait voir à respecter la fonction !

LA DAME (amusée)

— Vous avez bien raison, Lieutenant ! Derrière l'homme, il y a avant tout le représentant de l'ordre et l'administration idoine !

LE FLIC (rasséréné)

— C'est ça... c'est tout c'que je disais !

LA DAME (douce)

— Il n'empêche, Lieutenant, que ça ne résout pas votre dilemme : je ne connais nullement cet homme !

LE FLIC (mitigé)

— Z'êtes bien sûre ?

LA DAME (sentencieuse)

— Promis juré, Lieutenant !

LE FLIC (professionnel)

— Alors, là, M'dame, vous m'étonnez !

LA DAME (froissée)

— Je ne vous permets pas de douter de ma parole, Lieutenant !

LE FLIC (embarrassé)

— Ben ! C'est-à-dire, M'dame... que vot' bonne...

LA DAME (colérique)

— Grand Dieu ! Qu'a donc dit cette idiote ?

LE FLIC (gêné)

— Ben ! En gros...

LA DAME (colérique)

— Parlez donc... empoté...

LE FLIC (net)

— Elle prétend que le monsieur de la pelouse... venait régulièrement... tous les jours de cinq à sept...

LA DAME (entre ses dents)

— La gourde ! Mais qu'apprend-on de nos jours aux domestiques ?

LE FLIC (trionphant)

— Il paraît que même... parfois... il restait toute la nuit...

LA DAME (accablée)

— Dieu du ciel ! Je suis perdue !

LE FLIC (professionnel)

— Là, M'dame... il va falloir m'expliquer ! C'est qui, le type ? C'est vot' mec ou un truc dans le genre...

LA DAME (badine)

— Allons, Lieutenant, ne soyez pas si trivial !

LE FLIC (agacé)`

— Attention, la mère ! M'embrouille plus avec des mots savants !

LA DAME (neutre)

— Disons que ce monsieur était un peu plus qu'un commensal, mais guère plus qu'un simple galant qui, à l'occasion...

LE FLIC (bouillant)

— Tu l'fais exprès ?

LA DAME (furieuse)

— Dites donc, Lieutenant, un peu de respect ! Nous n'avons pas gardé les oies ensemble !

LE FLIC (perdu)

— De quoi tu causes ?

LA DAME (hautaine)

— Qui vous a permis de me tutoyer ?

LE FLIC (ferme)

— T'es suspecte, alors je te tutoie si je veux !

LA DAME (outrée)

— En voilà des manières ! Je vais en avertir qui de droit et ça va chauffer pour votre matricule, c'est moi qui vous le dis !

LE FLIC (cassant)

— Oh, oh ! Un ton en dessous ! Tu réponds aux questions, c'est tout. Pour le reste, tu la fermes ! Compris ?

LA DAME (excédée)

— Mais ça ne va pas se passer comme ça, mon petit bonhomme ! Vous allez savoir de quel bois je me chauffe. Il ne sera pas dit qu'un petit policier de troisième zone aura élevé la voix impunément dans ma demeure !

LE FLIC (fraîchement)

— J't'ai dit d'la fermer ! C'est pas assez clair ? C'était qui le mec dans le parc ?

LA DAME (calme)

— Je ne vous répondrai plus, Monsieur ! J'exige la présence de mon avocat !

LE FLIC (rigolard)

— Tu te crois où, là ? On n'est pas dans « Les Experts » ou un aut'ruc à la noix ! On est dans la vraie vie, chérie, et ton baveux, tu l'verras au poste quand j'te mettrai au placard. T'as pigé ?

LA DAME (vivace)

— Mais vous n'avez pas le droit ! Il y a encore des lois dans ce pays... et notamment contre les abus de pouvoir !

LE FLIC (agressif)

— Ta gueule avec tes droits de l'homme... sinon, j't'en colle une !

LA DAME (câlîne)

— Un grand garçon comme vous ! Vous battriez une femme sans défense ?

[Silence]

LE FLIC (sentencieux)

— Ouais ! Quand on m'cherche, on m'trouve !

LA DAME (adoucie)

— Fort bien, Lieutenant ! J'avoue tout ! Cet homme était mon amant... Il m'a odieusement trompée... humiliée... je l'ai

abattu comme un chien. Voilà, vous êtes content ? Vous pouvez m'emmener au commissariat, maintenant pour me signifier ma garde à vue. Mon avocat est Maître Durand-Martini ! Il figure dans l'annuaire !

LE FLIC (surpris)

— Quoi, c'est tout ?

LA DAME (cassante)

— J'ai avoué, Lieutenant. Que vous faut-il de plus ?

LE FLIC (soupçonneux)

— Eh, la mère ! T'es pas encore en train de m'embrouiller, là ?

LA DAME (vaincue)

— Puisque je vous dis que j'avoue ! Vous voulez que je mette par écrit ?

LE FLIC (dépassé)

— Je comprends pas ! Ça se passait tout bien ! On était sur la bonne voie... et crac... ça s'termine en eau de boudin... comme ça...

LA DAME (intriguée)

— Moi non plus, je ne comprends pas !

LE FLIC (attristé)

— Ben, on était bien partis ! J’vous aurais collé une mandale... Vous m’auriez proposé du pognon... J’aurais refusé, bien sûr... et puis vous auriez insisté... et puis...

LA DAME (scandalisée)

— Mais vous êtes abject ! Vous êtes la honte de la police !

LE FLIC (gouaillieur)

— Oh, eh, la mère ! T’exagères pas un peu, là ? T’à l’heure... si j’avais voulu... et puis, maintenant...

LA DAME (didactique)

— Certes ! Mais tout à l’heure, le contexte était différent... le temps était différent... l’ambiance... le plaisant quiproquo... votre candeur...

LE FLIC (déçu)

— Bon, si c’est ça qu’tu veux ! Tourne-toi que j’tte mette les poucettes !

LA DAME (docile)

— Allons, allons, Lieutenant... on peut sans doute discuter... trouver un terrain d’entente... jeter les bases d’une mutuelle compréhension...

LE FLIC (réticent)

— T'essayes encore de m'embrouiller, là ?

LA DAME (douceuse)

— Pas du tout, Lieutenant ! Disons que pour une somme raisonnable dans le montant reste à estimer, vous pourriez peut-être convaincre mon idiot de bonne que le monsieur qui gît sur la pelouse m'est totalement inconnu, ne croyez-vous pas ?

LE FLIC (matois)

— Ouais ! P't'être ! P't'être que c'est possible... mais si des fois qu'elle était pas d'accord ?

LA DAME (câline)

— Évidemment, dans ce cas... il faudrait peut-être en arriver à de terribles extrémités...

LE FLIC (matois)

— Ouais, mais... ce serait beaucoup plus cher...

LA DAME (calculatrice)

— Beaucoup... beaucoup ?

LE FLIC (hésitant)

— Vraiment beaucoup ! En plus... il faudrait peut-être...

LA DAME (tout sourire)

— Il faudrait peut-être... que je paye de ma personne ?

LE FLIC (dépité)

— Ça y est, elle recommence !

C'était : « Petits arrangements entre gens sérieux »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA BONNE : Suzy Le Blanc

LA DAME : Ariane Perdigal

LE FLIC : Francis Gérardin

LA CONTEUSE ET L'ENFANT

25 juin 2015

Aujourd'hui, on va éviter les méchancetés, les coups de feu, les flics, les voyous et on va plonger dans le monde merveilleux des contes de fées, des conteuses d'histoires et des jeunes enfants. Ces chères têtes blondes ou brunes qui savent si bien nous enchanter ou nous agacer. Au point même de regretter, parfois, cette directive européenne proscrivant la fessée, qui avait pourtant la vertu de rétablir l'ordre, de calmer les rébellions infantiles et surtout d'asseoir le statut d'adulte omnipotent.

Et pour enfoncer le clou, je ne résiste pas à citer W.C. Fields qui disait : « On ne peut pas dire d'un homme qui n'aime pas les enfants et les chiens qu'il est foncièrement mauvais ! »



<http://www.nereiah.com/audio/la-conteuse-et-l-enfant.htm>

LA CONTEUSE (professionnelle)

— Bonjour ! Tu veux écouter mes histoires ?

L'ENFANT (mielleux)

— Des histoires de quoi ?

LA CONTEUSE (douce)

— Une histoire de lapin... Tu aimes les lapins ?

L'ENFANT (innocent)

— Je sais pas ! Ma maman, elle en fait jamais !

LA CONTEUSE (inquiète)

— Qu'est-ce qu'elle ne fait jamais ? Des histoires ?

L'ENFANT (déconcertant)

— Ben non ! Des lapins !

[Léger blanc]

LA CONTEUSE (reprenant ses esprits)

— Bon !

[Pause]

C'est l'histoire d'un petit lapin...

L'ENFANT (curieux)

— Quelle couleur ?

LA CONTEUSE (déconcertée)

— Euh ! Blanc ! C'est l'histoire d'un lapin blanc...

L'ENFANT (curieux)

— C'est salissant, le blanc... Ma maman, elle me met jamais en blanc... parce que je me traîne par terre...

LA CONTEUSE (se reprenant)

— Oui... mais les lapins ne salissent pas, parce qu'il sont toujours dans l'herbe. C'est propre, l'herbe !

L'ENFANT (furieux)

— C'est pas vrai ! Quand je vais au foot, je reviens toujours tout sale ! Et pourtant au foot, c'est de l'herbe !

[Léger blanc]

LA CONTEUSE (paniquée)

— C'est vrai ! L'herbe du foot, c'est sale, mais l'herbe des prés et des forêts, c'est propre ! Voilà !

L'ENFANT (curieux)

— Ils jouent pas au foot, les lapins ?

LA CONTEUSE (conciliante)

— Bien sûr ! Avec un tout petit ballon...

L'ENFANT (trionphant)

— Alors, ils se salissent ! Obligé !

LA CONTEUSE (un peu agacée)

— Finalement... le petit lapin, il est gris ! Voilà ! Comme ça, il ne se salit pas !

L'ENFANT (angoissé)

— Ben non ! C'est pas possible !

LA CONTEUSE (ravagée)

— Quoi ? Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

L'ENFANT (net)

— Ben qu'il est gris ! Tout à l'heure, tu as dit qu'il est blanc ! Faudrait savoir !

LA CONTEUSE (revigorée)

— Oui, tu as raison... mais c'est un lapin magique... alors, il change de couleur comme il veut !

L'ENFANT (moqueur)

— Pfft ! Tu dis n'importe quoi !

LA CONTEUSE (nerveuse)

— Tu veux l’écouter mon histoire, ou tu ne veux pas ?

L’ENFANT (conciliant)

— D’accord ! Mais tu dis pas n’importe quoi !

LA CONTEUSE (se raclant la gorge)

— Bon ! Donc, c’est l’histoire d’un petit lapin... gris... et blanc...

L’ENFANT (naïf)

— Et ses yeux ? Ils sont de quelle couleur, ses yeux ?

LA CONTEUSE (hésitante)

— Euh ! Bleue...

L’ENFANT (net)

— D’accord ! Tu peux continuer !

LA CONTEUSE (interdite)

— Merci ! C’est l’histoire d’un lapin gris et blanc, aux yeux bleus...

L’ENFANT (agacé)

— Si tu répètes toujours la même chose, on n’en sortira pas !

[Soupirs de LA CONTEUSE]

LA CONTEUSE (crispée)

— Il va dans la forêt...

L'ENFANT (curieux)

— Une grande forêt ?

LA CONTEUSE (vaincue)

— Non ! Pas trop grande... mais pas trop petite non plus...

L'ENFANT (précis)

— Combien d'arbres ?

LA CONTEUSE (perdue)

— Euh... combien d'arbres ? Euh... Deux mille ! Deux mille arbres !

L'ENFANT (curieux)

— Y a des sapins ?

LA CONTEUSE (égarée)

— Euh oui... des sapins, oui... des chênes, des bouleaux... Toutes sortes d'arbres, quoi...

L'ENFANT (narquois)

— Y a pas de mûres ?

LA CONTEUSE (reprenant de l'aplomb)

— Si, bien sûr ! Des mûres, des framboises, des noisettes...

L'ENFANT (agaçant)

— Et des écureuils ?

LA CONTEUSE (au bord de l'esclandre)

— Oui, oui, oui... des écureuils, des oiseaux, des hérissons...

L'ENFANT (curieux)

— Et des loups ?

LA CONTEUSE (épuisée)

— Je n'en ai pas vu !

L'ENFANT (déçu)

— Ah ! Tu as bien regardé partout ?

LA CONTEUSE (amusée)

— Non ! Tu sais, quand il y a des loups, on ne les voit pas ! Ils se cachent et au moment où tu ne t'y attends pas, ils te sautent dessus !

L'ENFANT (fier)

— Ouais ! Mais moi, j'ai ma carabine à plombs...

LA CONTEUSE (pragmatique)

— Tu as raison ! C'est plus prudent ! Bon... tu veux l'écouter, mon histoire, ou pas ?

L'ENFANT (innocent)

— Mais je t'écoute...

LA CONTEUSE (libérée)

— Donc, c'est l'histoire d'un lapin blanc et gris avec des yeux bleus...

L'ENFANT (cassant)

— Tu l'as déjà dit !

LA CONTEUSE (ignorant la coupure)

— ... qui va dans la forêt aux deux mille arbres... pour admirer les sapins et manger des mûres et des framboises...

L'ENFANT (trionphant)

— Tu vois que j'ai bien fait d'en parler !

LA CONTEUSE (intriguée)

— Parler de quoi ?

L'ENFANT (pragmatique)

— Ben ! Des sapins, des mûres et des framboises... sinon, on n'aurait rien compris à ton histoire...

[Long silence]

L'ENFANT (encourageant)

— Ben, tu ne continues pas ?

LA CONTEUSE (reprenant son souffle)

— Au détour d'un sentier... il entend un bruit... cric... cric... cric...

L'ENFANT (blasé)

— C'est pas étonnant ! Des bruits, y en a sans arrêt dans la forêt...

LA CONTEUSE (désabusée)

— Tu m'écoutes ou ça ne t'intéresse pas ?

L'ENFANT (attentif)

— J'écoute, j'écoute !

LA CONTEUSE (soupirant)

— Donc... il entend un bruit...

L'ENFANT (trionphant)

— Cric... cric... cric... !

LA CONTEUSE (blasée)

— C'est ça : cric... cric... cric... ! Alors, le lapin regarde tout autour de lui...

L'ENFANT (bougon)

— C'est pas vrai ! En vrai, le lapin il bouge ses oreilles et comme ça, il bouge pas la tête...

LA CONTEUSE (catastrophée)

— Le lapin... écoute autour de lui... il écoute à droite, il écoute à gauche... et soudain...

L'ENFANT (trionphant)

— Il écoute en haut et c'est l'écureuil qui grignote ses noisettes !

LA CONTEUSE (vidée)

— Ah bon ! Tu connais déjà l'histoire !

L'ENFANT (innocent)

— Ben non ! Mais quand ça fait « cric... cric... cric... » dans la forêt, c'est un écureuil qui grignote ses noisettes... et quand ça fait « miaou » dans la maison, c'est le chat qui veut ses croquettes.

LA CONTEUSE (dépitée)

— Bon ! Tu veux que je te raconte une autre histoire ?

L'ENFANT (pragmatique)

— Ben... finis celle-là !

LA CONTEUSE (plus trop sûre)

— Donc... c'est l'écureuil qui grignote une noisette. Alors, le lapin qui a très faim lui demande : « Eh, Monsieur l'Écureuil, ça a l'air bon, ce que tu manges. J'ai très faim ! Pourrais-tu me donner un peu de tes noisettes ? »

L'ENFANT (dubitatif)

— Tu es sûre que ça parle, un lapin ?

LA CONTEUSE (mystérieuse)

— Oui... bien sûr ! Surtout quand c'est un lapin magique...

L'ENFANT (intrigué)

— Mouais... et l'écureuil... tu es sûr qu'il comprend le lapin ?

LA CONTEUSE (revigorée)

— Bien sûr ! Tous les animaux de la forêt parlent le langage de la forêt !

L'ENFANT (pas convaincu)

— Bon ! Continue !

LA CONTEUSE (professionnelle)

— Alors, l'écureuil jette une noisette au lapin. Le lapin essaye de la croquer, mais c'est dur : « Aïe ! C'est trop dur ! On ne peut pas le manger ! » Alors, l'écureuil lui dit : « Il faut croquer d'un seul coup et la coquille se fend. » Le lapin essaye, mais il crie : « Aïe ! Je vais me casser les dents ! »

L'ENFANT (pragmatique)

— Il est bête, ton lapin ! Il y a plein d'herbe et de feuilles dans la forêt... Je sais, j'y ai été avec ma maman et mon papa... Il a faim, pourquoi il mange pas l'herbe ?

LA CONTEUSE (désespérée)

— Parce que s'il mange l'herbe... il n'y a plus d'histoire... et s'il n'y a plus d'histoire, il n'y a plus besoin de conteuse et s'il n'y a plus de conteuse pour te raconter des histoires, tu vas t'ennuyer...

[Long silence]

L'ENFANT (conciliant)

— Ouais ! Peut-être que tu as raison... Mais...

LA CONTEUSE (intriguée)

— Mais ?

L'ENFANT (pratique)

— Si l'histoire est pas intéressante... ça sert à quoi de la raconter ?

LA CONTEUSE (sur la défensive)

— Mais toutes les histoires sont intéressantes !

L'ENFANT (narquois)

— Alors, c'est peut-être que tu sais pas la raconter !

LA CONTEUSE (vexée)

— C'est peut-être toi qui ne sais pas l'écouter !

L'ENFANT (réjoui)

— C'est moi qui raconte une histoire !

LA CONTEUSE (amusée)

— Vas-y, je t'écoute !

L'ENFANT (enthousiaste)

— C'est l'histoire d'un loup...

LA CONTEUSE (mystérieuse)

— Un loup... Ouuuuh ! Tu n'as pas peur des loups ?

L'ENFANT (agacé)

— Oh ben, si tu parles sans arrêt... je peux pas raconter, moi...

LA CONTEUSE (outrée)

— Ben dis donc... tu manques pas d'air ! Raconte ! Je me tais !

L'ENFANT (enfonçant le clou)

— Ben ouais, c'est mieux si tu me laisses raconter, au lieu de bavarder !

LA CONTEUSE (déconfite)

— C'est moi qui bavarde ? Tu me la copieras, celle-là !

L'ENFANT (désagréable)

— Bon t'as fini ?

LA CONTEUSE (sobre)

— Oui ! Vas-y !

L'ENFANT (brusque)

— Bon ! C'est l'histoire d'un loup dans la forêt...

LA CONTEUSE (malicieuse)

— Combien d'arbres ?

L'ENFANT (pas démonté)

— Un million de millions ! C'est une graaaaaande forêt ! Le loup, il entend un bruit...

LA CONTEUSE (malicieuse)

— Le loup entend un bruit ! Cric... cric... cric... ?

L'ENFANT (net)

— Non ! C'est pas cette histoire-là ! Dans mon histoire... le bruit, ça fait « miam miam miam »...

LA CONTEUSE (pragmatique)

— Comme quand on mange, quoi !

L'ENFANT (contrariant)

— Non ! Quand on mange, on fait pas de bruit ! Sauf quand on mange de la soupe et qu'elle est trop chaude ! Mais c'est pas ce bruit-là ! Écoute mon histoire ! Tu discuteras après !

LA CONTEUSE (amusée)

— Vas-y !

L'ENFANT (narratif)

— Le loup, il écoute à droite... il écoute à gauche...

LA CONTEUSE (à mi-voix)

— Copieur !

L'ENFANT (sur la défensive)

— J'y peux rien ! C'est aussi comme ça dans MON histoire ! Tout à coup, le loup, il écoute en haut et il voit un oiseau !

LA CONTEUSE (souriante)

— Un gros ou un petit ?

L'ENFANT (bougon)

— Tu sais que tu es agaçante ! Moi, j'étais sage pendant que tu racontais !

LA CONTEUSE (sidérée)

— Ah oui ! Bien sûr ! Sage comme une image de premier communiant ! Qu'est-ce qu'il faut pas entendre !

L'ENFANT (ignorant la réponse)

— C'est pas un vrai oiseau... c'est un corbeau !

LA CONTEUSE (didactique)

— Ben, un corbeau, c'est un oiseau ! Il a deux ailes, des plumes et il vole ! C'est bien un oiseau !

L'ENFANT (doutant)

— T'es sûre ?

LA CONTEUSE (nette)

— Oui ! Aucun doute ! C'est bien un oiseau !

L'ENFANT (pas très sûr)

— Bon ! Je continue ! Le corbeau, il fait miam miam miam parce qu'il mange un fromage...

LA CONTEUSE (stupéfaite)

— Ben ! Qu'est-ce que tu me racontes ! Ce n'est pas un loup, c'est un renard !

L'ENFANT (buté)

— Ben, dans mon histoire, c'est un loup ! Na !

LA CONTEUSE (abattue)

— Soit ! Admettons !

L'ENFANT (ferme)

— Le loup, il s'approche... il regarde le corbeau et il s'assit !

LA CONTEUSE (grammaticale)

— On dit « il s'assoit » ou « il s'assied »... pas « il s'assit »...

L'ENFANT (ignorant l'intervention)

— Là-haut, sur sa branche, le corbeau, il continue à manger son fromage... alors, le loup lui dit...

LA CONTEUSE (scolaire)

« Et bonjour Monsieur du Corbeau ! Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau ! Sans mentir, si votre ramage se rapporte à votre plumage, vous êtes le phénix des hôtes de ce bois ! »

L'ENFANT (grognon)

— Non ! C'est pas ça, l'histoire ! Et c'est moi qui raconte ! C'est pas toi !

LA CONTEUSE (didactique)

— Ce n'est pas une histoire ! C'est une fable ! Une fable de Monsieur Jean de la Fontaine ! Tu l'apprendras à l'école, plus tard !

L'ENFANT (coléreux)

— Oui... ben, c'est pas ça, mon histoire ! Le loup, il s'assit sous l'arbre et il dit : « Eh, Monsieur le Corbeau, ça a l'air bon ce que tu manges. J'ai très faim ! Pourrais-tu me donner un peu de ton fromage? »

LA CONTEUSE (amusée)

— Mais tu triches ! Ça, c'est mon histoire !

L'ENFANT (sournois)

— Oui, ben... ça arrive qu'il y a des histoires qui se ressemblent ! Elles sont pas toutes différentes ! Des fois, c'est la même histoire sauf qu'elle est pas pareille. Des fois, c'est un lapin... des fois, c'est un loup... des fois, c'est un écureuil... des fois, c'est un corbeau...

LA CONTEUSE (amusée)

— Des fois, c'est des noisettes et des fois, c'est un fromage ! Tu as raison ! Après tout, peu importe l'histoire ou qui la raconte... l'important, c'est de passer le temps agréablement... Tiens ! Voilà ta maman ! Sauve-toi vite !

L'ENFANT (sérieux)

— Au revoir ! Dis... tu connais des histoires de chevaliers et de princesses ?

LA CONTEUSE (professionnelle)

— De lapins-chevaliers, d'écureuils-princesses et même de loup-dragons... si tu veux...

L'ENFANT (déjà loin)

— Alors, je reviendrai !

C'était : « La conteuse et l'enfant » »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA CONTEUSE : Suzy Le Blanc

L'ENFANT : Claudine Neglais

Avertissement :

La pièce qui va suivre devait faire partie d'une édition spéciale de : « Ce n'est que de l'amour, l'émission qui se prend au mot », l'émission militante de mon ami Daniel Conrad.

Malheureusement, pour des raisons diverses et variées, cette émission n'a pas eu lieu et mon texte est resté inédit.

Surtout, ne croyez pas que je sois devenu raciste, homophobe ou mariné ! Cette pochade est à lire au second, voire troisième ou quatrième degré. Il était entendu, dès le départ, que tous les interprètes pressentis seraient militants LGBT à des degrés divers. Et c'est dans une bonne humeur potache que furent écrits ces dialogues pour être proclamés dans cette même humeur, voire pire. Si, malgré la loi de 1982, vous continuez à prendre « ces gens-là » pour des malades, j'en suis désolé pour vous. Et si c'est vraiment le cas, alors, lisez cette pièce au premier degré, ça vous fera un bien fou !

SOIXANTE-NEUF

Bonjour mes amis ! C'est Rémy de Bores, au micro de RCN 90.7... Vous écoutez le son de la différence ! Je suis très heureux de vous retrouver nombreux à l'écoute des 3 coups, la seule émission qui programme des pièces radiophoniques comme au temps de la TSF. Aujourd'hui, nous allons parler de...

[Porte qui s'ouvre]

Chut ! Je suis en enregistrement, là ! Vous êtes là pour la pièce ? Qu'est-ce que...

[Bruit sourd]

Oh, la vache ! Ça fait mal ! Oh, la vache ! Qu'est-ce que je vous...

[Bruit de chute]

[Porte qui se referme]

[Silence]

DANIEL CONRAD (affolé)

— Oh merde ! Rémy ! Oh Rémy, t'es blessé ! Il saigne... Appelez une ambulance, vite !

LUCA (en régie)

— Ça s'arrête là ! J'ai coupé l'enregistrement pour appeler les... euh, la police.

[Silence]

ARIELLE (agacée)

— Dites ! Il y en a pour longtemps ? J'ai une émission en direct à 14 heures et un enregistrement prévu à 15 heures...

LE BRIGADIER (professionnel)

— C'est une scène de crime, Madame ! Ça durera le temps que ça durera ! Veuillez sortir, maintenant !

[Porte qui claque]

LE BRIGADIER (professionnel)

— Bon ! Vous ! Qu'est-ce que vous veniez faire...

DANIEL CONRAD (évasif)

— Je venais pour enregistrer... la pièce...

LE BRIGADIER (incisif)

— Quelle pièce ?

DANIEL CONRAD (agacé)

— Ben, la pièce radiophonique... tous les mois, Rémy de Bores...

LE BRIGADIER (professionnel)

— La victime... euh... Rémy de Bores, c'est ça...

DANIEL CONRAD (neutre)

— C'est bien ça... c'est lui...

LE BRIGADIER (suspicieux)

— Dites donc... c'est pas le même nom que sur ses papiers, là...

DANIEL CONRAD (évasif)

— Je ne sais pas... c'est possible... dans le milieu artistique... c'est souvent qu'on utilise un pseudo...

LE BRIGADIER (neutre)

— OK ! On verra ça plus tard !

[Porte qui claque]

LE CAPITAINE (essoufflé)

— Excuses ! Je trouvais pas le bâtiment ! Une radio... je cherchais un truc avec une grande antenne sur le toit !

DANIEL CONRAD (technique)

— C'est fini, ce temps-là ! Maintenant, tout passe par TDF... on envoie le flux par câble...

LE CAPITAINE (méprisant)

— Qui c'est, celui-là ? Qu'est-ce qu'il fout là ?

LE BRIGADIER (obséqueux)

— Excusez-moi, Capitaine, c'est le témoin... c'est lui qu'a découvert le corps...

LE CAPITAINE (méprisant)

— M'étonne pas ! T'as pris ses empreintes ?

DANIEL CONRAD (inquiet)

— Bien sûr qu'il y a mes empreintes ! J'ai même un peu de sang sur mes chaussures ! Bien sûr ! J'ai trouvé mon pote en sang... alors, forcément...

(puis doucereux)

— Dis donc ! On est du même bord... Tu vas pas faire ta méchante !

LE CAPITAINE (furieux)

— Quoi ? Comment vous m'avez causé ?

DANIEL CONRAD (précieux)

— Ben quoi ! Entre nous... il y a pas de gêne !

LE CAPITAINE (furieux)

— Qu'est-ce que vous insinuez, là !

DANIEL CONRAD (sans hésitation)

— Ben, j’insinue rien ! Y a qu’à t’écouter et te regarder ! Si t’as pas fait ton *coming out*, faudrait pas tarder, ma grande ! Ça commence à transpirer... T’es plus trop crédible en hétéro, si tu veux mon avis !

LE CAPITAINE (glacial)

— Attention ! Je ne suis pas pédé ! J’ai une femme et des gosses !

DANIEL CONRAD (blasé)

— Ouais, ben, t’es pas le premier et t’es pas le dernier ! Et puis, de nos jours, des mecs qui changent de sens... même les gosses, ils comprennent.

LE CAPITAINE (outré)

— Ben, c’est pas le cas ! Ma voix, c’est à cause d’une opération des amygdales, comme Demis Roussos... et mes manières, c’est parce que j’ai été bien élevé !

DANIEL CONRAD (dans un rire nerveux)

— ...Des amygdales ! T’es sûr que c’est bien les amygdales ?

(puis conciliant)

— Bon, si tu l’dis !

LE CAPITAINE (ferme)

— Et cessez de me tutoyer !

DANIEL CONRAD (vieille France)

— Soit ! Les manières y gagneront ce que l'affection perdra...

LE CAPITAINE (suspicieux)

— Ta gueule ! Ton pote ? C'est bien ton pote ? C'en était une, aussi ?

DANIEL CONRAD (hésitant)

— Une quoi ? Qu'est-ce que vous insinuez, là...

LE CAPITAINE (graveleux)

— Une tante, une pédale, une tarlouse, une fiote, une tafiole...

DANIEL CONRAD (affirmatif)

— Attention, Capitaine, il y a des lois...

LE CAPITAINE (moqueur)

— 'Toute façon... à la radio, y a que ça !

DANIEL CONRAD (énervé)

— Qu'est-ce qu'il y a, à la radio ?

LE CAPITAINE (catégorique)

— Comme à la télé : des pédés et des juifs !

DANIEL CONRAD (se maîtrisant)

— Je vois !

LE CAPITAIN (méprisant)

— Tu vois quoi ?

DANIEL CONRAD (ferme)

— Homophobe, antisémite... Doit pas trop aimer les Arabes, non plus... Et d'abord, je croyais qu'on ne devait plus se tutoyer !

LE CAPITAIN (embrouillé)

— Oui... ben... c'est comme ça, faut pas m'chercher...

DANIEL CONRAD (arrogant)

— Je vois à qui j'ai à faire ! Et je sais à qui je vais en parler ! Et de plus, Capitaine, veuillez cesser de me tutoyer... Nous n'avons pas les mêmes valeurs...

LE CAPITAIN (dans sa barbe)

— J'fais ce que je veux ! Et tu m'impressionnes pas avec tes grands airs et tes relations !

[Silence]

LE CAPITAIN (insidieux)

— Et toi... qu'est-ce que tu en penses ?

LE BRIGADIER (neutre)

— Qu'est-ce que je pense de quoi ?

LE CAPITAINE (colérique)

— Ben... des tarlouses, des pédales, des anormaux, quoi...

LE BRIGADIER (évasif)

— Vous savez, Capitaine, tant qu'ils touchent pas à mon cul... ils peuvent bien faire tout ce qu'ils veulent avec le leur... Y a pas offense !

LE CAPITAINE (insidieux)

— Ça te dérange pas, toi, qu'ils aient le droit de se marier, d'acheter des gosses... ?

DANIEL CONRAD (direct)

— Nous n'achetons pas les enfants, nous les adoptons !

LE CAPITAINE (haineux)

— Ben moi, j'appelle ça « acheter »... profiter de la misère humaine... Pauvres gosses... tout ce qu'ils vont voir dans leur jeunesse ! Des mecs qui se tripotent... qui s'enfilent... C'est dégueulasse !

DANIEL CONRAD (curieux)

— Ben quoi ! Vous tripotez pas votre femme devant vos gosses, vous !

LE CAPITAINE (embarrassé)

— Ouais... peut-être... mais entre un homme et une femme... c'est normal... Alors qu'entre détraqués...

DANIEL CONRAD (trionphant)

— Faudrait vous renseigner ! Depuis 1991, même l'OMS reconnaît que l'homosexualité n'est ni une maladie, ni une déviance...

[Long silence]

LE CAPITAINE (autoritaire)

— Et toi ! Qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi il est encore là, le cadavre ? T'attends qu'il se barre tout seul ?

LE BRIGADIER (calmant le jeu)

— J'ai téléphoné à Lobau pour faire enlever la dépouille, mais y a pas de légiste disponible pour l'instant... C'est les vacances !

LE CAPITAINE (bougon)

— Les vacances et les restrictions budgétaires ! Administration de merde... gouvernement de merde... Depuis qu'il y a les sociaux...

DANIEL CONRAD (outré)

— Vous croyez que c'était mieux avec le p'tit ? C'est lui qu'a supprimé le plus de postes dans la police ! Grande gueule ! « On

va vous débarrasser de la racaille ! » En attendant, c'est surtout des flics qu'il s'est débarrassé, le nabot !

(imitant De Gaulle)

— « Les Français sont des veaux qui ont la mémoire courte. »

LE CAPITAINE (outragé)

— Attention à ce que tu dis !

DANIEL CONRAD (grandiloquent)

— Vous n'êtes qu'une caricature !

LE CAPITAINE (gros bras)

— Fais gaffe, la tantouse ! Parce que si je m'occupe de ta gueule, c'est toi qui vas ressembler à une caricature !

DANIEL CONRAD (sentencieux)

— La violence, c'est l'arme des faibles !

LE CAPITAINE (colère)

— Hum ! Toi ! Je vais te...

LE BRIGADIER (chuchotant)

— Capitaine, Capitaine... je crois qu'on nous observe !

LE CAPITAINE (conciliant)

— Oui ! Bon ! Fin de l'incident ! Revenons-en aux faits !

DANIEL CONRAD (à mi-voix)

— Tartuffe ! Lâche !

LE CAPITAINE (péremptoire)

— On reprend ! Qu'est-ce qu'il foutait là, le macchabée ?

DANIEL CONRAD (excédé)

— Une émission de radio ! Je vous l'ai déjà dit !

LE CAPITAINE (passant outre)

— Et toi ?

DANIEL CONRAD (se retenant)

— Moi aussi... je participais à la même émission...

LE CAPITAINE (bourrin)

— Donc t'étais avec lui dans le studio et tu l'as suriné ! Pourquoi ?
Il voulait plus ? C'était une querelle d'amoureux ?

[Soupirs de DANIEL CONRAD]

DANIEL CONRAD (soufflant)

— Mais pas du tout ! Il relisait son texte avant l'enregistrement, tout seul... Je ne suis arrivé qu'après... Et puis, pour répondre à vos insinuations, ça m'étonnerait qu'il ait été homo ! Au contraire... j'ai lu certains de ses bouquins, ça ne laissait aucun doute sur ses mœurs !

LE CAPITAINE (narquois)

— Tu vas me dire qu'il est marié et qu'il a des gosses...

DANIEL CONRAD (soupirant)

— Absolument ! Et sa femme est charmante, d'ailleurs !

LE CAPITAINE (badin)

— Ouais ! Mais tout à l'heure, t'as dit que ça prouvait rien, alors...

LE BRIGADIER (professionnel)

— Dites, Capitaine, vous pensez que je dois rappeler Lobau pour le légiste ?

LE CAPITAINE (blessant)

— T'attends que je le fasse à ta place ?

LE BRIGADIER (miteux)

— Vous voyez, Monsieur ! Vous voyez comme nous sommes traités...

(puis théâtral)

— « Nous, les petits, les obscurs, les sans-grades... nous qui marchons fourbus, blessés, crottés, malades... sans espoir de duché ni de dotation... »

LE CAPITAINE (halluciné)

— Mais... mais... qu'est-ce que tu racontes... ? Où qu'il va, lui ?

LE BRIGADIER (passant outre)

— Vous croyez que j'ai mes chances ? J'en ai déjà fait... en amateur, quand j'étais plus jeune...

LE CAPITAINE (débordé)

— Mais de quoi il parle ? Va faire ton boulot au lieu de délirer !

LE BRIGADIER (poignant)

— Vous savez... j'étais bon... mais il a bien fallu que je bosse... C'était la police ou le théâtre ! Mais j'ai regretté !

LE CAPITAINE (agressif)

— Bon... l'artiste... va téléphoner, au lieu de faire chier tout le monde avec tes rêves de gosse !

DANIEL CONRAD (philosophe)

— Vous avez tort, Capitaine... Ce serait pas le premier flic qui deviendrait saltimbanque ! Je l'aime bien, le petit là...

LE CAPITAINE (grognon)

— On t'a rien demandé, à toi !

DANIEL CONRAD (net)

— Parfait ! Alors, je peux m'en aller... J'ai une réunion à la mairie de Nancy tout à l'heure... J'en profiterai pour toucher deux mots sur certains fonctionnaires obtus et rétrogrades...

LE CAPITAINE (menaçant)

— Fais gaffe à c’que tu dis, toi, la pédale...

DANIEL CONRAD (à l’aise)

— Vous poursuivez dans l’insulte ! Je me vois contraint...

LE CAPITAINE (professionnel)

— Assis ! On n’a pas fini, tous les deux !

DANIEL CONRAD (formel)

— Soit ! Mais à la moindre remarque désobligeante...

LE CAPITAINE (professionnel)

— Nom, prénom, profession ?

DANIEL CONRAD (grandiloquent)

— Conrad, Daniel, enseignant, porte-parole et administrateur en charge des médias et des affaires juridiques...

LE CAPITAINE (méprisant)

— Un p’tit malin ! Un p’tit pédé malin !

DANIEL CONRAD (net)

— Je ne vous permets pas...

LE CAPITAINE (méprisant)

— Enseignant ! T'es prof, toi ? On laisse une tarlouze avec des gosses ! Ah, elle est belle, la France ! M'étonne pas que tout fout le camp !

DANIEL CONRAD (didactique)

— L'homosexualité, c'est comme la connerie, ce n'est pas contagieux... heureusement pour ceux qui côtoient des cons...

LE CAPITAINE (colérique)

— Qu'est-ce que t'insinues là ?

DANIEL CONRAD (amusé)

— Au moins quand on est pédé, comme vous dites, on n'emmerde personne... alors que quand on est con...

LE CAPITAINE (menaçant)

— Je vais m'occuper de ton cas...

LE BRIGADIER (enthousiaste)

— Chef, Chef !

LE CAPITAINE (avec morgue)

— M'appelle pas « Chef » ! C'est « Capitaine » !

LE BRIGADIER (enthousiaste)

— « Ô Capitaine ! Mon Capitaine ! » Regardez ! Il a écrit quelque chose, là, avec son sang !

[Silence]

LE CAPITAINE (net)

— Y a rien d'écrit ! C'est juste des taches !

LE BRIGADIER (inspiré)

— Mais si, Chef ! On dirait un *G* majuscule et un *O*... avec une queue...

DANIEL CONRAD (spirituel)

— Un *O* avec une queue, c'est un petit *Q*...

LE CAPITAINE (agacé)

— Toi, l'obsédé... ça suffit ! D'ailleurs, t'as rien à foutre sur MA scène de crime ! Reste assis et ferme-la !

DANIEL CONRAD (agaçant)

— Je suis le témoin ! Vous vous souvenez ?

LE CAPITAINE (professionnel)

— Brigadier ! Dégagez-moi ce... cette...

DANIEL CONRAD (crispé)

— Pédale, fiotte, raclure, inversi, enc...

LE CAPITAINE (brutal)

— C'est ça... T'as qu'à choisir toi-même !

DANIEL CONRAD (grandiloquent)

— Vous avez gagné ! Je vais de ce pas porter plainte pour injures homophobes !

LE CAPITAINE (braqué)

— Fais ce que tu veux ! J'en ai rien à secouer !

DANIEL CONRAD (rigolard)

— Ça, je le savais !

LE CAPITAINE (intrigué)

— Qu'est-ce que tu savais ?

DANIEL CONRAD (trionphant)

— Que vous n'aviez rien à secouer !

LE CAPITAINE (furieux)

— Espèce de... tu veux voir s'il y a rien...

DANIEL CONRAD (sournois)

— Oh, vous savez, Capitaine... j'en ai déjà vu des toutes petites... peut-être encore plus petites que la vôtre... Des p'tites bites avec des grandes gueules... d'ailleurs, c'est connu : ce sont les moins pourvus qui en parlent le plus !

LE BRIGADIER (chafouin)

— Eh, Chef, y a outrage, là... non ?

LE CAPITAINE (bouillant)

— Ta gueule, le sous-fifre !

DANIEL CONRAD (à l'aise)

— Ne répondez pas, Brigadier... je témoignerai en votre faveur !

LE CAPITAINE (à bout)

— Foutez le camp tous les deux !

LE BRIGADIER (procédurier)

— Impossible, Chef ! Je suis le premier sur les lieux ! Je dois être présent pour les premières constatations ! J'dois attendre le légiste et les TIC !

DANIEL CONRAD (incidemment)

— Moi, je sais ce qu'il a écrit !

LE CAPITAINE (agacé)

— De quoi j'me mêle ?

DANIEL CONRAD (pas impressionné)

— Il a écrit un chiffre !

LE BRIGADIER (intéressé)

— Vous croyez ?

DANIEL CONRAD (trionphant)

— Il a écrit « 69 » !

LE BRIGADIER (étonné)

— Il a raison, Chef ! Y a bien écrit « 69 » ! C'est sûr !

[Silence]

LE CAPITAINE (avec morgue)

— Ah ouais ! Et alors ? Même si c'est vrai... ça veut dire quoi, 69 ? Encore une cochonnerie...

DANIEL CONRAD (théâtral)

— « Ah non ! C'est un peu court, jeune homme ! On pouvait dire... oh, mon Dieu... bien des choses en somme... »

LE CAPITAINE (net)

— Ta gueule, la pédale !

DANIEL CONRAD (neutre)

— Pas très varié, votre vocabulaire !

LE CAPITAINE (narquois)

— Alors, d'après toi, la grosse maline... ça veut dire quoi ce... 69...

DANIEL CONRAD (avec emphase)

— Je ne suis pas... grosse... comme vous dites... seulement un peu enveloppé.

LE CAPITAINE (en crise)

— J't'ai dit : ta gueule !

DANIEL CONRAD (didactique)

— 69 ! C'est l'acte d'amour universel ! La position miraculeuse ! La seule position qui soit commune à toutes les formes de sexualité. Ça marche pour les gay, pour les lesbiennes... et même pour les gens comme vous... enfin... non... ça marche pas pour les onanistes, bien entendu... excepté si vous êtes contorsionniste... ce dont je doute...

LE CAPITAINE (furieux)

— J'ai pas rêvé ! Tu viens de me traiter de branleur, là...

[Rire étouffé du brigadier]

DANIEL CONRAD (innocent)

— Ah bon ! Vous croyez ? Possible... qu'en pensez-vous, Brigadier ?

[Rire beaucoup moins étouffé du brigadier]

LE CAPITAINE (furieux)

— Dégagez d'ici... tous les deux...

DANIEL CONRAD (doucereux)

— Le brigadier ne peut pas... il doit attendre les collègues...

[Rire franc du brigadier]

LE CAPITAINE (professionnel)

— Je vous relève de vos fonctions, Brigadier... Barrez-vous !

DANIEL CONRAD (grandiloquent)

— Nous cédon à la force, à ce pouvoir qui brise tout et ne respecte rien... nous protestons hautement contre l'impossibilité absolue où vous nous mettez de satisfaire à nos obligations.

LE CAPITAINE (à bout)

— DEHORS !

RÉMY DE BORES (vaseux)

— Où suis-je ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

DANIEL CONRAD (enthousiaste)

— Ah ! J'ai eu peur !

LE CAPITAINE (déçu)

— Ben, vous êtes pas mort, vous ?

RÉMY DE BORES (vaseux)

— Faut croire que non ! Ou alors, le paradis est bien mal fréquenté !

DANIEL CONRAD (rassuré)

— Voilà les toubibs, ils vont te rafistoler !

LE BRIGADIER (à la cantonade)

— Venez par ici ! Le mort n'est plus mort !

DANIEL CONRAD (neutre)

— Euh ! Pourquoi tu as écrit « 69 » avec ton sang ?

RÉMY DE BORES (vaseux)

— J'ai rien écrit du tout !

LE CAPITAINE (autoritaire)

— Allez ! Tout le monde fout le camp ! Laissez passer les ambulanciers !

DANIEL CONRAD (doucement)

— Soigne-toi bien ! Je viendrai te voir à l'hosto !

(puis tonitruant)

— Bye, bye, Capitaine ! Vous n'aurez point mes baisers puisque vous me dédaignâtes ! Venez, Brigadier, allons parler théâtre autour d'une bouteille d'ambrosie, la boisson des poètes et des dieux inaccessibles !

C'était : « Soixante-neuf »

Avec par ordre d'entrée en ondes (peut-être !) :

RÉMY DE BORES : himself

LUCA CHINDAMO : himself

ARIELLE CRISTOFLAU : herself

DANIEL CONRAD : himself

LE BRIGADIER :

LE CAPITAINE :

MERCI À MES COMPLICES :

Arielle CRISTOFLAU

Suzy LE BLANC

Katy LOBY

Claudine NEGLAIS

Ariane PERDIGAL

Charles ANCÉ

Francis GÉRARDIN

Philippe MITRE

Que vos voix ne se taisent jamais...

Et à

Luca CHINDAMO, pour sa maîtrise de la technique

Daniel CONRAD, pour l'idée d'une pièce qui n'a pas vu le jour

Et toujours :

à Michel AUDIARD, mon tonton flingueur, qui m'a tout appris
et à Pierre DAC, qui a fait de la radio une arme de résistance

VOUS AVEZ AIMÉ... OU PAS...

BONS BAISERS DE JUDÉE	8
LES SOURIS	20
LA DAME DANS LE TAXI	38
LA PHILOSOPHE	61
HOLD-UP	78
DRÔLE DE RENCONTRE	94
LA MAISON MCDIGGER	114
PETITS ARRANGEMENTS ENTRE GENS SÉRIEUX	132
LA CONTEUSE ET L'ENFANT	154
SOIXANTE-NEUF	176
MERCI À MES COMPLICES :	199

À DÉCOUVRIR ÉGALEMENT :

LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC — 2006)
LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC — 2007)
L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC — 2007)
NÉREÏAH (RÉMY DE BORES — 2008)
LE SEPTIÈME JOUR (SUZY LE BLANC — 2009)
MEURTRE À HAROUÉ (RÉMY DE BORES — 2009)
2047 LES LARMES DES ANGES (RÉMY DE BORES — 2010)
PETITS BONHEURS EN CHEMIN (SUZY LE BLANC — 2010)
AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE... (RÉMY & ELVIRE DE BORES — 2010)
PARANOSCOPIE (RÉMY DE BORES — 2011)
L'ÉVEIL DES SOLDATS D'ARGILE (GÉRARD COPPENS — 2011)
LA DISPARUE DE PALENQUE (GÉRARD COPPENS — 2012)
CLANDESTINE (JEAN-PIERRE VANÇON - 2012)
LES PRISONNIERS DU BURREN (GÉRARD COPPENS — 2012)
MEURTRE AU HOHNECK (RÉMY DE BORES — 2012)
LA VEUVE ET LE RAT DE KARNI MATA (GÉRARD COPPENS — 2013)
PLAISIRS DE DAMES (RÉMY DE BORES — 2013)
LE SANG DES POMMES (CHARLES ANCÉ — 2013)
LE 4X4 AU BOUT DE LA RUE (GÉRARD COPPENS — 2013)
LES TROIS COUPS (RÉMY DE BORES — 2014)
L'OISEAU DE PASSAGE (ARIANE PERDIGAL — 2014)
CHANCE CRUELLE (GÉRARD COPPENS — 2014)
LES TROIS COUPS — SAISON 2 (RÉMY DE BORES — 2015)
LE SANG DES POMMES - LA BD (CHARLES ANCÉ — 2015)
L'ARBRE AUX ÉTOILES (SUZY LE BLANC — 2015)
CIEL DE BENNES (CHARLES ANCÉ — 2015)
MÉMOIRES D'AFRIQUE (ARIANE PERDIGAL — 2015)
LA MULETIÈRE DE PÉTRA (GÉRARD COPPENS — 2016)

—

SUIVEZ L'ACTUALITÉ DE NÉREÏAH ÉDITIONS SUR :

www.nereiah.com

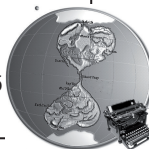
CORRECTION :
DES MOTS PASSANTS...
desmotspassants.unblog.fr

—
COMPOSITION & MISE EN PAGE :
RdB-com
www.rdb-com.eu/rdbcom

—
ACHEVÉ D'IMPRIMER :
en avril 2016
sur les presses de SOBOOK
www.sobook.fr

—
POUR :
NÉREÏAH ÉDITIONS
À HAROUÉ
www.nereiah.com

—
DÉPÔT LÉGAL :
2^{eme} TRIMESTRE 2016



NÉREÏAH Éditions
...et la machine à écrire
devient machine à rêver...